

REGIS LESAGE



Chanter pour les vieux



Nouvelle

Chanter pour les vieux

Septembre touche à sa fin. L'idée de passer la mauvaise saison ici une fois de plus me déprime ! Et ça me fait le coup depuis pas mal d'années maintenant.

La maison ? Nous l'avons achetée en soixante seize avec Martial. Enfin, nous avons acheté le premier étage : deux pièces qui donnent sur le parvis de l'église St Léonard, puis nous avons racheté le second, le rez-de-chaussée et le troisième mansardé au fur et à mesure du départ des habitants. Nous possédons tout le quarante-six place St Léonard depuis presque vingt ans, maintenant. Un portail donnant sur la place, masque un passage à travers le bâtiment, la voûte comme nous l'appelons, permettant d'accéder à une minuscule cour intérieure. Sous la voûte et dans la courette, nous rangeons nos voitures. Heureusement que nous avons cette commodité-là ! parce que la place est exiguë et les rues sont très étroites et toutes encombrées de voitures. En toutes saisons. Alors pour se garer dans la rue ? Parlons-en des rues étroites ! Nous n'habitons pas vraiment le centre touristique de la ville, mais nous sommes quand même dans le vieux Honfleur. Les bâtisses sont en bois, étroites et hautes, les fenêtres aussi sont étroites et hautes, et aucun plancher n'est droit. Bien sûr, nous avons restauré et mis le confort, mais nous n'avons pas beaucoup de clarté. Nous n'avons le soleil qu'en été. Et encore ! Entre midi et deux. Et quand il y a du soleil ! Sinon, nous brûlons de l'électricité toute l'année. Une vieille maison en ville, ça nous avait plu comme ça plait aux touristes...

Faut voir comment les prix ont explosé par ici ! Sur le Vieux Bassin et dans les rues derrière, trois minuscules pièces l'une sur l'autre, c'est bas de plafond, c'est de guingois, avec un escalier si mal foutu qu'on est obligé de passer le moindre meuble par les fenêtres, on s'arrache ça au prix d'un pavillon neuf de sept pièces tout confort dans l'arrière pays. Et puis c'est encore plus sombre qu'ici. Ce sont les Anglais qui achètent. Et ceux du Havre les plus nantis ; ils passent par le pont. C'est le pont de Normandie, mais on dit : « le Pont »...

Je suis contente quand même parce notre maison vaut une petite fortune, maintenant. Mais à quoi bon ! Je suis avec Martial et il ne veut pas partir. Il se trouve bien ici.

Martial ? J'ai du mal à en parler. Il est froid. Il ne me touche jamais. Nous couchons dans le même lit pourtant ! Je pourrais coucher dans un autre lit, dans une autre chambre. Je pourrais avoir mon appartement à moi dans ma propre maison et sortir sans jamais le voir ! Mais je ne sais pas pourquoi je ne le fais pas. Peur de me sentir seule, sans doute. Peur de ressentir plus de froid encore devant le grand désert de ma vie affective. Et de sombrer dans la mélancolie, sûrement !

Nous nous sommes mariés en soixante quinze. C'était un copain de mon frère. Je me souviens de la première fois que je suis allé chez lui... enfin chez ses parents. La maison en

briques rouge sombre à St Maclou. Une grille rouillée, une allée en gravier qui sépare deux carrés de pelouse jaunie. Pas un arbre, pas un buisson, pas une fleur. L'entrée : un perron blanc de deux marches couvert par une marquise éventail en verre armé, une porte avec un verre cathédrale derrière un châssis en fer forgé, un gros bouton en fonte au milieu de la porte. La sonnette sur le côté. Driiiiing ! Derrière la vitre, nous vîmes arriver une forme ronde qui se dandinait, grise et bleue, avec des cheveux blancs. Sa mère, en tablier, ouvrit. Elle recula pour nous laisser entrer sans lever les pieds et ses chaussons chuintèrent sur le carrelage noir et blanc du couloir. Elle fit un bec dans le vide à son fils et me tendit une petite main rêche et furtive. Je dis un bec parce que ça sonna sèchement ; c'est à peine si les joues se sont frottées. Au fond du couloir : la cuisine. Un homme en bleu de travail se tenait assis près de la cuisinière. Il tirait sur sa pipe. Martial l'embrassa sans qu'il se levât de sa chaise. Je serrai la main. Je ne sentis aucune joie, aucune curiosité, mais pas de méfiance ni rien qui me fût désobligeant non plus. Non. L'accueil était insipide. Mais la chose qui m'avait le plus frappée, c'était ses jouets : des grues, des camions et des voitures, beaucoup de voitures de pompiers, des wagons de train électrique. Il y en avait partout, sur toutes les étagères de la maison. On aurait dit que le temps de ces gens s'était arrêté quand Martial avait dix ans. Il était leur fils unique et ils avaient tout gardé. J'aurais du me méfier, à l'époque. Martial venait d'un milieu étriqué. Un milieu de vieux. Pourtant, sa mère n'était pas si vieille puisqu'elle vit toujours ! Parfois, nous lui rendons visite. Deux ou trois fois par an, c'est la corvée ! Sur les murs, le papier peint n'a pas changé, c'est le même depuis bien avant ma première visite. Il est seulement plus jaune près du plafond, un plafond devenu sombre presque noir, et plus gris ailleurs. Sur les étagères les jouets sont toujours là, un peu plus rouillés ; je ne sais même pas si elle les déplace pour passer le chiffon. D'ailleurs passe-t-elle le chiffon ? Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue faire.

Ah, comme j'aurais dû me méfier ! J'avais trouvé amusant de voir quel petit garçon il avait été parmi tous ses jouets mais je n'avais pas fait attention à la manière d'être sans joie de ses parents. Et Martial, il était pareil ! Sans joie. Il était passionné quand même. C'est difficile à dire. Il aimait les courses de voitures mais il n'y allait pas. Il se contentait de les regarder à la télévision. Quand je le lui faisais remarquer, il me disait qu'il n'avait pas de copain pour venir avec lui. Et moi, il n'en était pas question. Je détestais les courses automobiles. J'avais horreur de rester plantée toute une journée à regarder des machines passer à toute vitesse en faisant du bruit. Il avait commencé une collection de petites autos dans le salon, mais je ne voulais pas de ça chez moi. Alors, il s'était rabattu sur sa voiture. Il l'avait décorée avec tout un tas d'accessoires, des chromes, des autocollants ; il voulait faire passer sa banale R5 pour un bolide de compétition. Quand je lui en parlais, il me disait toujours que ce n'était pas pour faire « compétition », mais que c'était pour l'embellir. Je ne le croyais pas. Ça faisait plouc et rien d'autre ! Il avait même monté un Klaxon italien qui jouait « O sole mio ». Il était hors de question qu'il klaxonnât dans le quartier, je ne voulais pas me faire remarquer. Ah, faut voir comme il l'astiquait, sa bagnole !

Aujourd'hui, il ne s'intéresse plus aux voitures. Il ne s'intéresse pas plus à moi pour autant ! Quand il rentre du travail le soir, il se cale dans son fauteuil et allume la télé en attendant que je lui serve à manger... Mais, depuis un mois ça ne marche plus comme ça. J'ai arrêté de le servir.

Dire que, pendant des années, je lui ai apporté son repas sur la table de salon devant la télé ! Et moi, comme je n'aime pas trop les trucs qui passent aux heures des repas, je mangeais seule au bout de la table de la salle. Maintenant, c'est fini. Je prépare toujours à manger pour deux, puisque je le fais pour moi — alors faire pour un ou pour deux, c'est pareil — mais il va se servir. Et pour la lessive, je fais une tournée de blanc ou de couleur sans séparer son linge du mien, mais je ne le lui repasse pas. Il se débrouille, le « môssieur » !

Je ne sais pas pourquoi, mais ça a été dur de ne plus le servir. Je n'étais pas habituée. Je croyais que plus je lui ferais plaisir, plus il s'intéresserait à moi. C'est comme ça que j'ai vu faire ma mère avec mon père et mon frère. Bon ! Ma mère ne travaillait pas. Mais tout de même, mon père était heureux de rentrer chez lui le soir dans une maison propre et accueillante. Il le lui disait et ça lui faisait plaisir. Elle se sentait aimée. Mon frère aussi, il faisait des compliments à ma mère quand il sortait le soir au bal avec une belle chemise fraîchement repassée.

J'ai mis longtemps à comprendre que je n'obtiendrais rien de Martial. C'est ma copine Céline qui m'a ouvert les yeux. Elle s'y connaît en hommes. Elle en est à son troisième.

*

— Merci, Xantiana ! Vous avez fourni un excellent travail pour notre implantation aux Etats-Unis. Et pour vous récompenser, j'ai l'intention de doubler votre prime de fin d'année. Vous le méritez !

— Mais... Monsieur Flournoy ! Euh !... Je voulais dire... Euh... Merci !... Merci bien !...

Je raccroche le téléphone. Je suis confuse. Je ne sais jamais comment me comporter quand on me fait des compliments. Je trouve ça bête... de faire des compliments.

Mais lui au moins, il est content. Monsieur Flournoy, c'est mon patron. Il prend la peine de me téléphoner chez moi pour me dire tout ça ? Il est adorable ! C'est un homme galant. Et puis il est toujours très bien habillé.

Xantiana, c'est mon prénom. Ce n'est pas courant par ici. Ça veut dire « Jacqueline » en basque. Personne n'est basque dans la famille mais, l'été avant ma naissance, mes parents allèrent en vacances au Pays Basque. C'est là qu'ils entendirent parler de Xantiana. Ma mère était enceinte et le prénom lui plut. Pour mon frère, ce fut l'Italie deux ans auparavant. Il s'appelle Silvio.

J'adore mon frère. C'est l'homme que j'aime le plus dans ma vie. Ah, si j'avais pu rencontrer un homme comme lui ! Il est grand, blond avec des yeux bleus tout comme moi. Mais il est resté mince, lui ! Moi, ce n'est pas le cas. Je n'ose me regarder dans le miroir.

Je me souviens quand nous partions en vacances avec nos parents, nous allions toujours en camping. C'était bien. Nous étions heureux d'arriver à la fin de l'année scolaire pour voir notre père sortir le matériel de la cave et suspendre les toiles de tente orange aux cordes à linge pour les vérifier avant de les replier. Je me souviens de l'odeur qui les imprégnait. Elle nous mettait en joie et je la sens encore, rien que d'y penser. Ça sentait la liberté !... Ah, la bonne odeur lourde de coton un peu humide ! Quand nous pénétrions sous la tente le soir pour aller dormir, nous la sentions. C'était l'odeur des vacances.

Je me souviens de notre séjour en Vendée dans un camping sous les pins derrière les dunes qui nous protégeaient de la mer, je dormais avec mon frère dans une petite canadienne à côté de la grande tente des parents. Un soir, alors qu'ils étaient partis faire leur tour habituel au bord de l'eau pour se détendre avant d'aller dormir, Silvio me prit la main et me fit toucher son sexe. Il était raide et dur. Pourtant, comme la peau était douce ! Et comme elle roulait sous les doigts ! Ça m'avait fait drôle. J'aimais mon frère, j'aimais être avec lui. Il faisait des choses que je ne connaissais pas et il me montrait. J'apprenais beaucoup avec lui. Et comme j'étais câline, je lui faisais souvent des câlins. D'ailleurs, quand nous étions ensemble sous la tente, jamais nous ne nous endormions sans nous faire un câlin. Et ce jour-là, le câlin du soir avait commencé d'une drôle de manière. Pour être plus à l'aise, nous avions ouvert nos sacs

de couchage et enlevé nos pyjamas, ce que nous n'avions jamais fait auparavant. Nous nous étions collés l'un contre l'autre. Avec le soleil de l'été, sa peau s'adoucissait de jour en jour, elle devenait savonneuse. Il brunissait comme un bon pain et j'aimais respirer sa peau soyeuse. Il sentait bon le sel et la mer, mon frère ! Il m'avait caressé tout le corps, tout doucement, en prenant son temps. Il m'avait touché la poitrine et ça m'avait fait des choses. J'étais excitée mais je ne bougeais pas. Nous ne disions rien. Nous ne faisons pas de bruit et tandis qu'il me touchait, tandis que je le touchais moi aussi, je tendais l'oreille pour percevoir le moindre bruit qui eût annoncé le retour des parents. Il ne fallait pas qu'ils nous entendissent. S'ils nous découvraient en train de nous tripoter, c'était la fin des haricots. La honte. Nous n'osions pas l'imaginer.

Chaque soir, nous allions nous coucher sans faire d'histoire, plutôt pressés de découvrir de nouvelles sensations. Mais un soir que je faisais rouler la peau de son sexe un peu trop rapidement, il fut pris de soubresauts et se fourra vite la veste du pyjama dans la bouche pour ne pas hurler. Je reçus sur le ventre quelque chose de chaud. Je savais ce que c'était car il m'avait déjà tout expliqué. Il fallait faire disparaître ça sans faire de tache. C'était un coup à nous faire prendre par les parents. Aussi, nous ne pouvions pas continuer sous la tente, c'était trop risqué. Le lendemain, quand nous prîmes le chemin de la mer avec nos serviettes, au lieu de nous rendre à la plage, nous allâmes nous cacher dans les fourrés derrière les dunes où personne n'allait. Par la suite, nous y vînmes chaque fois que nous le pûmes. C'était notre lieu secret où nous découvrons les feux du désir. C'était excitant ! J'aimais toucher mon frère, j'aimais sentir tout l'homme en saisissant son sexe. J'aimais sentir son halètement, son corps qui se tendait comme un arc puissant sous mes caresses. Puis ses rugissements graves. Qu'il était beau mon frère ! J'aimais ses caresses sur mon sexe et ses doigts dedans qui faisaient que je ne savais plus où j'étais. Je me transformais en fontaine. Bon Dieu que c'était bon ! Jamais un homme ne m'a fait jouir comme ça depuis ! Mais un jour Silvio voulut me pénétrer ; je me glaçai d'un coup et je fus debout sur mes jambes en un clin d'œil. Il y avait quelque chose en moi qui disait qu'on pouvait tout faire sauf ça. Il ne fallait pas. Je n'avais pas su dire pourquoi, mais il ne fallait pas. Silvio comprît très bien et il n'en fût jamais plus question.

Annie, sa femme, elle a bien de la chance. Un gars doux, gentil, prévenant et sensuel comme lui, j'aurais bien voulu en rencontrer un, moi ! Il a eu deux enfants avec elle. Des garçons. Moi, je n'ai rien eu. Je ne sais pas pourquoi. Avec Martial, il ne se passait pas grand-chose. Il se mettait sur moi, il faisait son affaire et c'est tout. Je ne ressentais rien. Il ne voulait pas souvent et puis il ne voulut plus. Le temps de faire des enfants passa.

J'en ai souffert longtemps, puis je m'y suis faite. J'ai eu les enfants de mon frère que j'ai souvent gardés quand Annie et lui allaient au théâtre ou au cinéma ensemble. Puis j'ai ceux de Céline, ma copine ; elle en a beaucoup avec sa famille recomposée. Parfois, ils sont sept enfants autour de la table. Quand ils sont là, elle me prévient, j'arrive avec une brassée de cadeaux, des petites attentions pour chacun, et je les embrasse, je les embrasse. Hummm ! Ils m'appellent Tatie Gentiane. Parfois c'est Tatie Shanti. Shanti, c'est la paix en Hindi. Ou bien Tatie Gentille. J'aime bien.

C'est vrai que j'ai travaillé dur sur le dossier américain. J'ai fait pas mal d'heures supplémentaires. Je ne compte pas les samedis parfois les dimanches et les retours à la maison à minuit passé. De toute façon, à la maison personne ne m'attend. Surtout pas Martial. Alors autant rester à travailler.

J'ai connu monsieur Flournoy quand il venait de racheter Honfleur Nautique, un chantier de réparation de bateaux de plaisance. Il avait besoin d'une secrétaire comptable. Je suis entré à son service, j'avais dix-sept ans. C'était mon premier emploi. Depuis, faut voir quel chemin nous avons fait ensemble ! A présent je suis la directrice financière de Gerris SA, le numéro deux de la petite holding qu'il a créé par la suite pour diriger les filiales : Honfleur Nautique,

Gerris Multicoques et, depuis peu, Gerris of America. Avant, j'étais le numéro trois, mais le fils Flournoy a préféré monter sa propre entreprise plutôt que de continuer avec son père.

Au début, il n'y avait qu'Honfleur Nautique. Nous étions six employés : un diéséliste, deux stratifieurs, un gréeur, un charpentier de marine et moi. Maintenant, il y a douze personnes qui travaillent et le chantier occupe une bonne partie du bassin Carnot. Bientôt, nous aurons tout le bassin. Nous sommes en pourparler avec la municipalité pour le faire aménager en marina et en obtenir la gestion. Et puis il y a le projet de recusement du bassin du Centre sur lequel nous nous sommes aussi positionnés.

Gerris Multicoques est une idée de monsieur Flournoy. Il a profité du formidable développement de la plaisance. Dès le début, il avait tenu à faire un peu de construction de voiliers à l'unité en polyester stratifié. Puis, quand la mode des catamarans et arrivée, il s'est lancé. Le chantier de construction est au Poudreux. La gamme, c'est le Gerris 38 et le Gerris 42. Nous sortons un bateau tous les deux mois. Et puis, la cerise sur le gâteau, c'est le trimaran de course « Gerris Côte Normande » qui a fini deuxième dans la Route du Café, Le Havre Carthagène. Son skipper, Marc Bertillon, c'est un gars du pays. Qu'il est beau, Marc ! Et puis, la mer et le soleil... Hum, quel joli teint bronzé il a toute l'année !

Je me souviens quand nous avons mis le bateau à l'eau, il est parti sur son ber roulant jusqu'au quai en Seine tiré par un tracteur. Le trajet n'est pas long. Deux cent mètres. On avait fermé la route à la circulation et les employés des autres entreprises avaient cessé le travail pour le voir passer. On aurait dit une immense araignée d'eau rouge qui avançait lentement. Les gens applaudissaient. Une grue le prit et le déposa délicatement sur l'eau. La construction soignée d'un tel navire ne peut laisser planer de doute sur sa flottabilité. Et pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais quand l'élingue se relâcha et qu'on pût voir le bateau flotter, tout le monde poussa un soupir de soulagement. Ensuite nous le mâtâmes et le gréâmes. Quand il fut prêt, nous l'emmenâmes dans l'avant port. Et ce fut la fête. Nous avons hissé le grand pavois. Le maire était là, le président du conseil général était là, le président de la chambre de commerce du Havre et les responsables des autres entreprises qui avaient financé le projet étaient là, ainsi que la presse et les radios. Monsieur Flournoy avait voulu que je sois la marraine du bateau parce que c'est moi qui avais trouvé « Gerris », le nom de la société, et par conséquent celui du trimaran. Gerris lacustris, c'est le nom scientifique de l'araignée d'eau. J'avais trouvé que les catamarans et plus encore les trimarans sont tellement fins et légers qu'ils ressemblent à des araignées d'eau. Pour le baptême, j'avais acheté un tailleur en tweed rose et une paire d'escarpins plats ; il ne faut pas de chaussures à talons sur un bateau à cause des marques qu'elles peuvent laisser dans le gel-coat. On avait mis une ancre à l'avant pour que je puisse briser dessus la bouteille de Champagne ; d'habitude, il n'y a pas d'ancre à poste sur un voilier de course, on n'en a pas besoin, il ne va que dans les marinas ou dans les ports où l'on se contente de l'amarrer. J'étais fière, j'avais réussi du premier coup. Ensuite, ce fut la réception aux Greniers à sel. Et le bal. Marc dansa avec moi. J'étais aux anges. Puis je le vis embrasser une jeune femme blonde que je ne connaissais pas et mon cœur se serra. Marc a treize ans de moins que moi. Mais bon ! De toute façon, je ne me faisais pas d'illusion, je ne pensais pas à lui comme compagnon, mais je fus surprise par la force de mon émotion.

J'aime bien mon travail. Je suis responsable d'une équipe de quatre personnes. Ensemble, nous gérons la holding et le financement du trimaran. Monsieur Flournoy s'occupe de la partie commerciale et technique, et moi je m'occupe des contrats avec les clients, des achats, des problèmes d'expédition et de l'équilibre financier. Comme la majeure partie de nos clients sont des américains, j'ai dû apprendre l'anglais pour traiter avec eux ainsi qu'avec nos concessionnaires. Je suis allée suivre des cours du soir avec une prof du lycée Albert Sorel et mon patron y allait aussi. Il y a douze ans, je ne connaissais rien à anglais, monsieur Flournoy

un peu puisqu'il a son bac. Eh bien, j'ai appris très vite ! Ca me plaisait. Maintenant, avec l'habitude, je parle mieux que lui.

Cette année, je suis allée six fois aux Etats-Unis pour le travail, à Mattapoisett, une petite ville du Massachusetts. Monsieur Flournoy a l'intention d'y faire fabriquer les catamarans destinés au marché américain qui est en pleine expansion. Cette aventure a commencé il y a plusieurs années avec un chantier naval, Mattapoisett Boatyard limited. C'était notre concessionnaire et Gerris SA rachetait des parts de cette société dans le but de devenir actionnaire majoritaire. Et l'année dernière, nous avons pris le contrôle de M.B.Y. ltd qui est devenue Gerris of America. Je suis donc allée sur place pour régler avec les avocats ce changement de propriété et j'y suis retournée ensuite pour mettre au point le financement de l'extension du chantier afin d'y produire nos catamarans.

Mattapoisett est tout près du Cape Cod et j'ai pu visiter. C'est une belle région mais qu'est-ce que c'est rugin ! Maisons en bois colorées, bien peintes, petites clôtures basses, pelouses sans un brin d'herbe qui dépasse, yachts rutilants et bien rangés, bien gardés dans des marinas privées. Rien a voir avec Honfleur. Mais parfois, j'ai peur que ma ville devienne comme cette riviera américaine. Ce qui sauve, là-bas, c'est le littoral, cette frange sauvage qui n'appartient qu'à l'océan et au vent, et que l'homme ne sait pas encore dompter. Heureusement, il y a encore des dunes échevelées, des plages de sable blond et de vieux phares bas avec la lanterne juchée sur une courte tour métallique pour tenir l'âme du pays hors de l'étouffant conformisme américain. Et puis il y a le ciel... Ah, ce ciel lumineux ! Et cette étrange impression quand on est tourné vers l'est, vers l'Europe, là d'où l'on vient ! Je veux parler des Américains qui viennent d'Europe. Mais, lors de ma première visite, j'étais trop agacée par ce côté bien rangé pour me laisser toucher. Ce n'est qu'à mon deuxième séjour que j'ai pu aller au-delà de ma première impression et percevoir derrière les façades ripolinées, le monde des chasseurs de baleines, des capitaines courageux qui bâtirent ces coquettes maisons de bois comme sur Nantucket ou Martha's vineyard. Ensuite, je fus si bien conquise par l'âme du pays qu'à la fin de mon troisième séjour, quand je me promenais sur l'île de Martha's vineyard, je parvenais presque à ressentir la présence des indiens Wampanoag qui peuplaient l'endroit quand arrivèrent les premiers immigrants. C'étaient de fameux chasseurs. Ce sont eux qui apprirent aux blancs comment chasser la baleine. Par la suite, ils embarquèrent sur leurs bateaux ; on se les disputait pour avoir les meilleurs barreurs et les meilleurs harponneurs du monde. Quand je flânais le soir sur les quais des petits ports, après une rude journée de travail, je repensais à cette époque, je repensais à Melville, à Moby Dick qui m'a tant plu quand j'étais gosse.

Là-bas, j'ai vu Newport où l'on construit les plus beaux bateaux en bois dans la plus pure tradition maritime américaine. Quand j'ai visité les chantiers, je me suis enivrée de l'odeur de l'étoupe, du coaltar et de celle des bois fraîchement rabotés.

Oui, j'ai travaillé dur sur ce dossier. Ce n'était pas évident. Les Américains nous ont vus arriver d'un mauvais œil. Ça leur a fait à peu près la même impression que nous, si nous voyions des chinois s'installer à St Malo pour y construire des jonques. Nous avons eu beaucoup de difficultés mais monsieur Flournoy tenait à s'installer en Nouvelle Angleterre malgré la cherté du foncier et le prix exorbitant des sociétés. Au début, j'ai eu peur, mais il m'a fait sentir combien les Américains étaient intéressés par nos bateaux. Ils n'ont pas vraiment d'équivalent chez eux. En mars prochain, le premier Gerris 42 sortira du chantier de Mattapoisett et j'y serai pour fêter l'événement.

*

Sans l'aide de Céline, je ne crois pas que j'aurais osé. Mais ça y est, c'est fait ! J'ai fait repeindre le deuxième étage et j'y ai pris mes appartements. J'ai ma chambre à moi toute seule, j'ai un coin cuisine et un bureau. Martial, je ne m'en occupe plus, il se fait à manger. J'ai acheté un ordinateur. Comme ça je peux parfois rester à la maison pour travailler, surtout avec Mattapoissett. En fait, je suis surprise par la facilité avec laquelle j'entreprends de changer ma vie. Martial ne bouge pas d'un poil. Dire que j'avais peur de lui ! Céline m'avait déjà dit qu'il ne bougerait pas. Elle a réussi à me convaincre. Il ne s'en ira que si je demande le divorce. Même si je prends un amant sans me cacher, il ne bougera pas, m'a t'elle dit. Enfin, c'est envers moi qu'il ne bouge pas, sinon, il a repris sa collection de petites voitures et il va même jusqu'à collectionner les revues qui parlent de petites voitures.

J'ai déjà eu un amant. Il y a pas mal d'années de cela ! C'était un représentant d'une fabrique d'accastillage. Il venait quelques fois au chantier et c'est à lui que je passais commande. Jean-Pierre, il s'appelait ! J'étais folle de lui. Nous ne nous voyions pas souvent, mais à chaque fois qu'il venait en Normandie, je m'arrangeais pour passer une nuit ou deux avec lui. C'était facile car je faisais souvent des déplacements pour mon travail. Alors, quand Jean-Pierre venait, j'étais en déplacement. Nous allions loin d'Honfleur pour ne pas risquer d'être reconnus. Je l'aimais. Il savait bien me prendre. J'aimais me lover contre lui. Mais je n'aimais pas ces hôtels, ces chambres anonymes qui abritaient notre amour. Il me parlait de lui, de sa famille. Il me montrait des photos de ses enfants. Je suivais leur développement, les problèmes qu'ils rencontraient à l'école, leurs petits soucis d'enfant. J'avais fini par bien connaître Johanna et Aymeric. Je les voyais grandir de loin ; c'étaient un peu mes enfants. Mais je ne voulais pas qu'il divorçât pour moi parce que l'idée de briser une famille m'était insupportable. Notre histoire dura presque dix ans. Johanna venait d'avoir ses quinze ans quand sa mère quitta le domicile familial dans le Nord pour s'en aller avec son amant, et elle n'allait pas bien du tout. Il avait donc fallu qu'il assure une présence auprès d'elle et d'Aymeric. Je lui téléphonais parfois. Entre temps, il avait monté en grade et ne s'occupait plus du secteur Normandie-Bretagne. Un jour, il m'apprit qu'il avait une nouvelle femme. Il l'avait rencontrée par annonce et s'était marié avec elle, là-bas dans le Nord, après avoir divorcé de sa première femme. J'en fus attristée pour longtemps. Depuis, je n'ai plus connu d'homme.

En songeant à cette histoire, ma seule histoire d'amour, je me rends compte que j'avais oublié de penser à moi. Céline me dit souvent que je ne pense pas assez à moi. Je fais toujours passer les autres avant moi... Bah, Jean-Pierre s'est lassé ! Je m'aperçois que durant nos dix ans de rencontres sporadiques, je ne suis jamais partie en vacances avec lui. Peur de gêner. Peur de le décevoir, peut-être ? Peur de faire du mal à Martial. Et me voilà sur le seuil de mes cinquante ans avec un très bon salaire, un compte en banque plein à craquer, des livrets de caisse d'épargne qui débordent, des actions dans Gerris SA qui rapportent. Moi qui, par habitude, ne dépense rien ou si peu... Et monsieur Flournoy qui veut m'en donner encore ! Il faut du temps pour dépenser de l'argent. Du temps, je pourrais en avoir, mais pour quoi faire ? Il n'y a pas que le temps et l'argent qui comptent ; il faut aussi un projet de vie ! Mais avec qui ? Bon, j'ai quand même acheté un coupé Mégane avec air conditionné et une belle chaîne Hi Fi incorporée. Mais ça ne comble pas mon manque. Je m'en fous de la voiture. Je ne m'en sers que pour mon travail. Et encore !

Rien n'est loin à Honfleur, c'est une petite ville et parfois je choisis d'aller au travail à pieds qu'il pleuve ou qu'il fasse froid comme aujourd'hui. Ainsi je peux rêver et chanter

en marchant. Je fais toujours un détour par le Vieux Bassin. Ce matin, il fait encore nuit et l'eau est un miroir. Les lumières et les maisons en encorbellement du quai Sainte Catherine se reflètent dedans, exacte réplique inversée ; l'ensemble forme un tableau abstrait flottant dans le vide. J'emprunte le quai Saint Etienne. A sept heures trente, il est désert. Les enseignes éclairées, joliment peintes au fronton des boutiques, renvoient un flot de lumière qui ruisselle sur le pavé et disparaît dans l'ombre noire du quai sur le bassin. Aucun touriste à cette heure. Je marche d'un bon pas, le col en fourrure de mon manteau relevé. Personne sur le quai ; il ne faut pas espérer voir grand monde non plus dans la matinée. On est en Décembre. Avec la mauvaise saison, les cafés prolixes se sont rétractés et leurs terrasses ne montrent plus que des chaises et des tables en piles tenues aux descentes des gouttières par une chaîne cadénassée. Le cheval de bois qui marque l'atelier d'art n'est pas encore sorti. Ceux du carrousel au coin du bassin, dont on pourrait croire qu'il est issu, ne reviendront qu'à Pâques et avec eux les petits émerveillés que les mamans émues regarderont tourner. A la place, il y a des cabanes de Noël. Elles ouvriront plus tard, vers neuf heures, quand un léger voile flottera au dessus des eaux. C'est féérique mais je ne serai pas là pour le voir. C'est seulement le samedi ou le dimanche quand je vais chercher le pain qu'il m'est permis de rêver dans la brume du bassin. Pour un peu on entendrait gémir des revenants, on verrait le spectre des marins péris en mer. Sinon rien de tout ça en semaine, c'est trop tôt, il faut attendre que les jours rallongent.

Le Gerris 38 est amarré là-bas de l'autre côté face à La Trinquette, une crêperie. C'est le bateau de monsieur Flournoy, ou plutôt celui de Gerris SA. Il sert à emmener les clients pour des essais en mer. Parfois nous le louons.

Un camion tourne au coin, emprunte le quai Ste Catherine, passe La Trinquette et pile devant le Perroquet Vert. La portière claque. Une ridelle s'abat. Tintement du fût qu'un gars descend et fait rouler sur la chaussée. Devant la Lieutenance, un immense sapin blanc érigé pour Noël fait songer à la banquise...

La banquise dans le Vieux Bassin. Je pars dans un rêve. J'aime bien. Quelques fois je me dis que j'aimerais bien savoir dessiner pour exprimer ce que je vois dans ma tête. Ou écrire un poème ou une chanson...

Le blizzard a blanchi le grand sapin et serre Honfleur dans un écrin de glace. Les maisons sont couvertes de draperies blanches et translucides fondues de nuances vert-de-gris, coulures de bougies qui pendent depuis les toits jusque dans la rue et vont en s'étalant pour pendre à nouveau au bord du quai. Des rosaces aux carreaux des fenêtres. Une moufle essuie un carreau, le nez rouge derrière fait de la buée. Les haubans et les bastingages arment des tubes de glace. Des phoques aux grands yeux doux se prélassent au milieu du bassin, tandis qu'un brasero dans un demi tonneau grille des marrons dans une poêle percée. A côté, une vieille frappe dans ses mains boursouflées et danse d'un pied sur l'autre en criant d'une voix forte et cassée : « Chauds les marrons ! Chauds ! »...

Puis, je tourne au coin de l'hôtel de ville...

Une aurore boréale, drapeau irisé, flotte verte dans la nuit. Je la suis, file par-dessus l'océan... Mattapoisset. Les marinas gèlent au cœur de l'hiver. Les bateaux sont tirés au sec. Aux wharfs pendent draperies, les mêmes qu'ici, et pics de glace au dessus de flaques vitreuses. Pas de vraie banquise à Mattapoissett. Il faut aller plus haut. En remontant, il y a la Nouvelle Ecosse, la baie de Fundy et ses marées géantes. Puis le St Laurent. Lui, il est pris par les glaces tout l'hiver !... Casser la glace et pêcher au trou à l'intérieur d'une cabane...

Je ne sais pas pourquoi, j'ai ce rêve boréal, arctique même. Peut-être ai-je une origine lapone et mes ancêtres sont-ils venus en Neustrie avec les Vikings ? Mais plus sûrement, c'est à cause de la diminution des jours, de la proximité de Noël, du Père Noël et de ses rennes.

Je traverse la rue et gagne l'avant-port. Vide ou presque. Les pêcheurs sont à la coquille. La Jolie-France a pris ses quartiers d'hiver : finies les promenades en mer, la baraque qui délivre les billets est close, faudra attendre les beaux jours. Ensuite c'est le bassin de l'Est : un

grand trou noir avec quelques traits de lumière qui se tordent ; des odeurs de vase, de poisson, de fond de caisse, de cambouis ou d'huile de vidange, intimement mêlées. Je poursuis mon rêve. Moins arctique cette fois-ci...

De l'autre côté du Canada, Vancouver. Un quartier calme au petit matin avant le passage des éboueurs. Un raton laveur masqué, furtif, grimpe sur le bord de la poubelle, repousse le couvercle et la fait basculer à grand bruit. Puis c'est la forêt pluviale au bord de la ville. La ville au bord de la mer. La forêt au bord de la mer. L'île de Vancouver couverte de sapins et de cèdres. Une maison flottante. Des lamineurs immenses ondulent dans la mer. Les octopus ondulent dans les lamineurs. Ah, la Colombie Britannique et ses brouillards, les ours, les trappeurs, les grands cèdres, les « log houses », les totems ! Et les Athapascans ? Des quantités de petits peuples disséminés... Mettre l'oreille sur un tronc et entendre une martre se faufiler entre les branches... Je respire la moiteur du Pacifique Nord. Je plonge dans l'eau verte, peins les lamineurs et les octopus puis me sèche au soleil comme une loutre sur un étoc...

Le bassin Carnot. Mêmes odeurs rances et lumières pâles et tremblantes sur le noir des eaux. Puis un vieux crevettier à voile classé monument historique avec sur le pont, un coffre allongé en fenêtre gothique, sorte de cercueil percé de mille trous dont les flancs se rejoignent en une étrave droite. C'est un vivier à bateau qu'on traîne derrière entre deux eaux. Puis Honfleur Nautique. C'est là qu'était mon bureau avant d'être au Poudreux. Parfois, s'il y a du monde, j'entre pour dire bonjour. Dans la journée, j'y vais pour vérifier les comptes. Plus loin, les entrepôts ; ils m'ont toujours semblé vides. Et de l'autre côté, le bassin de chasse et le marais, les friches...

Je repense à Céline, à ce qu'elle me disait : « Tu ne penses pas assez à toi ! » C'est vrai, je ne pense pas assez à moi. Je ne fais plus rien pour moi. Ce manteau de cuir avec la fourrure à l'intérieur, je l'ai payé cher. Eh bien, je n'ai même pas été heureuse de l'acheter !

J'arrive au chantier. Je les entends. Les gars sont déjà là à poncer les coques. J'ouvre la porte du bureau, j'ouvre la lumière. Vancouver et la banquise du Vieux Bassin s'estompent et disparaissent. J'aime aller à pied dans la nuit enveloppée dans les replis de l'obscurité épaisse et caressante. Céline dit que je ne devrais pas, dans le coin des entrepôts il pourrait m'arriver quelque chose.

Du rêve apaisant tout au long de la route, il ne me reste que Mattapoisett : un gros dossier posé sur mon bureau. J'en ai pour toute la journée.

*

— Je te comprends pas, Xantie ! Tu es pleine de fric. Tu te ballades en Amérique, tu vas dans les cocktails, tu fais des voyages d'affaires et tu es toujours avec ce type minable, ce Martial qui range les caddies chez Leclerc ? C'est dingue ça !

— Mais tu sais, Martial n'a pas eu la même chance que moi ! Je ne serais pas devenue directrice financière si j'étais entrée dans la Poste ou bien dans un supermarché. Et puis il ne range pas les caddies, il est magasinier !

— C'est pas de ça que je te parle ! C'est de toi. De ta solitude. De cette solitude qui te fait crever à cause de Martial.

Avec Céline, nous nous voyons souvent. Notre lieu de papotage, c'est l'Albatros. Moi, je prends toujours un crème. Elle, c'est un jus de tomate. Quand on peut, on se met près de la fenêtre pour avoir vue sur le bassin.

Elle est directe, Céline. Elle me parle crûment, elle me secoue mais je l'aime bien. Elle est généreuse. Et quand je lui avais demandé pourquoi elle faisait tout ça pour moi, elle m'avait répondu : « Je n'aime pas le gâchis de vie ! »

— Mais je commence à me prendre en main, j'ai mes appartements maintenant !

— Oui, c'était un début, un acte à faire pour te libérer de ta culpabilité vis-à-vis de Martial, mais ça fait plus de six mois maintenant que tu les as, tes appartements. Et comment vas-tu faire pour faire venir un mec dans tes... « z'appartements », justement ? Hein, comment comptes-tu t'y prendre ? Comment il va réagir, le gars, quand vous croiserez Martial dans l'escalier et qu'il te demandera de ne pas oublier de rapporter le pain ?

— J'en suis pas encore là, Céline ! J'ai pas encore de copain.

— Et Internet alors ?

— Je discute avec un gars de Nice, j'ai vu sa photo, il est plutôt mignon. Un peu court sur pattes, mais bon... Tu sais, Céline, des gars de mon âge, j'en trouve pas de bien. La plupart sont bedonnants et dégarnis. J'en ai trouvé des biens physiquement, mais alors ils sont creux, tu peux pas savoir ! Et puis, il y en a qui sont là que pour sortir des insanités.

— Et celui de Nice, raconte un peu !— Bah, nous dialoguons chaque soir depuis trois semaines. Il me demande sans arrêt de lui envoyer une photo. Il est marié lui aussi. Ça me déculpabilise.

— Alors, tu lui as envoyé ta photo ?

— Non, pas encore. Je me trouve moche ! Tu sais, je n'arrive plus à me regarder dans une glace. J'ai encore grossi. Il faut que je maigrisse avant.

— Mais le gars, il ne va pas attendre que tu maigrisses !

— Céline ! Tu sais, c'est pas aussi simple que tu crois. Et puis j'en ai assez pour aujourd'hui.

Je me lève. Je quitte Céline. Le bar est plein. Les touristes sont revenus. Dehors, je remonte le quai Sainte Catherine. Honfleur au printemps, un dimanche quand il fait beau, le flot humain déferle sur la ville.

Céline est gentille, mais parfois elle m'énerve. Elle me pousse, c'est bien, mais elle veut que j'aille vite. J'ai le sentiment qu'elle veut que je sois comme elle. Mais je ne peux pas, j'ai besoin de temps, j'ai besoin de réfléchir. Evidemment, prendre du temps pour réfléchir, Céline, ce n'est pas son truc. Elle est spontanée, les choses doivent aller vite avec elle. Mais de mon point de vue, elle va trop vite. Elle n'attend pas que les choses viennent. Je dis toujours qu'elle aurait pu rester avec son premier mari. Il était bien. Si au moins elle avait pris le temps de lui formuler ce qu'elle voulait, il aurait pu tout faire pour elle. Ben, non ! Il fallait qu'il comprenne tout de suite. Elle en a déduit qu'il n'était pas assez attentionné. Donc, elle l'a balancé. Le pauvre gars en a été très malheureux. Quand elle me parlait de lui, moi non plus je ne savais pas ce qu'elle voulait. D'ailleurs personne ne le savait. Elle en a usé deux comme ça, des gars ! Et le troisième, ça a l'air de durer. Pourtant il ne lui donne jamais ce qu'elle demande. Il lui donne beaucoup mais jamais ce qu'elle demande et elle se trouve comblée quand même.

J'ai grossi ces dernières années, c'est fou. Je ne me plais pas comme ça ! Il faut que je maigrisse. Mais j'ai toujours faim. Quand je reviens du travail à pieds, je passe inévitablement devant chez Haglon, rue de la Ville. J'entre pour acheter le pain, du pain brié, c'est là qu'il est le meilleur, et c'est plus fort que moi, j'en ressors toujours avec une pâtisserie. Le temps de remonter par les Lavoisirs, ce n'est pas long, quand j'arrive à la maison tout est englouti. J'ai souvent besoin d'engloutir quelque chose de sucré. Après, je me sens mieux. Mais ça ne dure pas. Une fois rentrée à la maison, je me fais un thé quelque soit l'heure et je goûte au pain brié, je ne peux pas m'en empêcher. J'aime la blancheur de sa mie serrée, elle est semblable à

celle de ma peau... Du beurre dessus, de la confiture en deuxième couche et, les unes après les autres, j'engouffre les tartines. Plus tard, je dîne. Maintenant voilà, je suis grosse.

Je ne l'ai pas toujours été. Quand j'étais jeune, j'étais belle. J'avais un corps de sportive. Je faisais de la natation. Je nageais vite et pendant longtemps. Je faisais de la compétition. J'ai été plusieurs fois championne d'académie. Une année, j'ai même été championne de Normandie cadette. Je nageais en piscine et parfois en mer.

Je vais souvent au bord de la mer. Je suis attirée par l'eau. Parfois, j'ai envie de me jeter dedans sans précaution, me jeter toute habillée et nager, nager... Nager jusqu'à ce que je n'en puisse plus, jusqu'à ce que mon corps fonde et s'affine de nouveau. J'ai envie de la mer, de me plonger dedans pour me laver de toutes ces années perdues, pour retrouver l'ardeur de mes vingt ans. C'est idiot, mais je pense souvent à ça !

Ces temps-ci, je viens souvent me promener sur le chemin de halage un peu avant le pont de Normandie. L'endroit est particulier sans que je sache ce qui le distingue d'un autre plus en amont ou, au contraire, plus en aval du fleuve. Le bruit des hommes est loin. Il est dans la ville derrière ou bien là-haut, sur le pont, à soixante mètres au dessus de l'eau. Ici, c'est le silence que vient caresser le vent. J'aime le vent qui souffle frais au moment du plain. Il retousse les écailles de l'eau qui viennent à la rive en chantant. Je ne me souviens pas être venue alors qu'il soufflait autrement. Je ne me souviens pas non plus d'un autre moment que celui du plain. Peut-être que je n'aime que le plain. Oui, c'est ça, je n'aime que le plain et le vent qui souffle frais. Le bas d'eau, j'aime moins. C'est l'uniformité grise de la vase et le fleuve aminci, sans force, frêle et maladif. Il court, il se dépêche, s'agite inutilement pour étrécir encore plus et devient ridicule. Il insiste encore longtemps et enfle de nouveau malgré lui. Puis d'un coup, il change d'avis. J'aime le fleuve au plain quand, gonflé d'orgueil, il renonce...

Et cette odeur qui remonte ! Une odeur de drap frais, de vase fraîche, de je ne sais quoi de frais et de vivifiant. Et le bruit ! Le cliquetis apaisant du clapotis sur la berge. Une riieuse virevolte avec grâce. Je respire a fond. M'emplir du paysage. Envie de me fondre dedans. De disparaître, de m'abandonner au vent, à l'eau, à je ne sais quoi. J'ai envie qu'on me prenne et que je meure, que je n'en puisse plus de mourir de... en partant avec le vent, en glissant dans une douce torpeur. Un flot de caresses. Des hommes, plein d'hommes caressants et jouir, jouir, mourir de jouir sans que jamais cela ne finisse...

— Xantiana, tu divagues !

Quand je vais là-bas près du fleuve, c'est pour rêver. Parfois je pousse trop loin ma fantaisie et je pleure, le plus souvent ça me fait du bien et j'en reviens avec une force nouvelle.

Le gars de Nice s'appelle Bernard. Il est prof d'histoire-géo dans un collège. Je ne lui ai pas encore envoyé ma photo. Alors, il m'a demandé comment j'étais, comment je m'habillais, comment je me maquillais. Je lui ai dit que j'étais... ronde, que je ne me maquillais pas beaucoup. Un peu aux yeux et sur mes lèvres, je mets du Gloss. Je n'aime pas le rouge à lèvres. C'est trop voyant, ça fait mauvais genre. Enfin, ça me donne mauvais genre. Enfin, je crois...

A lui, je raconte tout. Lui aussi d'ailleurs. On va jusqu'à dire nos goûts dans nos ébats amoureux. C'est fou comme je me lâche. Je n'aurais jamais cru ça de moi. Il dit que je suis une femme gourmande, généreuse, sensuelle et chaleureuse. C'est vrai, je suis comme ça. Mais je ne sais pas comment faire pour laisser aller ma nature. J'ai peur d'être trop excessive, trop dévorante. Et puis vers qui me laisser aller ? S'il était là, je ne sais pas si je pourrais m'épancher autant. Mais il est loin et ça m'arrange bien. Peut-être ne le verrai-je jamais ? Alors, je peux y aller à raconter mes plus intimes désirs. J'aime bien être dans mon bureau

chez moi à l'abri derrière l'écran. Parfois, j'ai peur d'avoir été trop loin. Alors quand j'ouvre ma messagerie, j'ai un peu d'appréhension. J'ai peur de recevoir un mot trop dur en retour. Mais c'est un homme cultivé, il comprend. Parfois, il me console et me donne des conseils. Il voudrait me voir avec du rouge à lèvres, lui qui n'a pas encore vu ma photo. Il ne la verra peut-être jamais. Nous nous entendons bien comme ça, sans photo. Alors, je laisse traîner les choses.

*

— Allô, Céline ?... Il faut que je te parle. Tu sais, mon patron ? Eh bien il vient de me proposer un truc fou. Il veut que je prenne la direction de Gerris of America !... Oui, t'as bien entendu : le chantier naval de Mattapoiset !... En Amérique, oui !

Je t'explique. Je suis à peine rentrée du voyage avec lui aux Etats-Unis. Nous étions là-bas pour fêter la sortie du premier bateau... Il m'a invitée au restaurant, à Deauville, au Normandy. Oui ! Tu te rends compte ? Il fallait au moins ça pour m'annoncer sa proposition. Il devait la remâcher depuis un bout de temps !... Où je suis ? Je sors du resto. Je suis sur la route de la corniche. Je t'appelle de Villerville. Je suis garée face à la mer. Je t'entends pas bien, Céline... Je peux pas tout te raconter. On se voit jeudi à l'Albatros ?... Bon ! A jeudi, alors !

Je referme le téléphone portable. Le claquement sec me surprend. Céline était folle de joie pour moi. « C'est une chance inouïe, disait-elle, il ne faut pas la laisser passer ! » Comme elle y va, Céline ! Je ne voulais pas lui demander conseil. Simplement parler. Parler, pour me décharger du poids de l'émotion qui s'est emparée de moi.

Je reste un peu devant la mer pour tenter de me rafraîchir les idées. Elle est haute et vient se briser sur les enrochements en contrebas. Le vent froid remonte. Il me tourne autour du cou et me soulève les cheveux. Je ne sais pas si cet air vif me convient. Je ne sais pas si j'ai besoin de... La nausée. Trop mangé sans doute. Ou bien la proposition. Ou les deux... Je ne me sens pas très bien et je ne sais pas vraiment si cet air vif me glace ou me vivifie. Envie d'une bonne nuit noire dans laquelle m'envelopper et ne plus penser à rien. Ici, c'est pas possible à cause de la ville d'en face. A cause de ses lumières. Avec Le Havre en face, il ne peut jamais y avoir de nuit noire.

Je remonte dans ma voiture. Le mieux, c'est d'aller m'enrouler dans la couette et de sombrer dans un sommeil profond pour ne plus penser. Une chose est sûre : il n'est pas question d'en parler à Martial.

*

Ça fait presque trois semaines que je ne mange pratiquement rien. Je suis montée sur la balance par curiosité, j'ai perdu huit kilos. Je devrais être contente. Mais je ne vais pas bien. Je crois que je fais de la dépression. Je devrais être contente d'être promue directrice de société ! En Amérique en plus ! Eh bien non, je n'y arrive pas. Et je n'arrive pas non plus à penser correctement. Pour mon travail, ça va quand même, c'est la routine qui me tient ; et les

chiffres, c'est machinal chez moi... Quand je pense à la réponse à donner à mon patron et à tout ce qui en découle : l'émigration aux USA, le divorce d'avec Martial, quitter ma famille, mes vieux parents, mon frère, ses enfants, ceux de Céline, ça se bouscule dans ma tête.

Ils me disent tous qu'une promotion de cette envergure, ça ne se refuse pas. Mais qu'est-ce que je vais trouver là-bas, hein ? Le travail. Il n'y a que du travail. Il faudra consolider l'entreprise en développant le partenariat avec les professionnels du nautisme comme les loueurs de bateaux et d'autres chantiers navals, puis tout de suite penser à se déployer vers le sud en trouvant des capitaux, prendre pied en Floride et viser les Bahamas et toute la Caraïbe, c'est là qu'est le vrai marché pour notre type de bateau. Une immense tâche m'attend. Mattapoisett n'est pas une fin, c'est un commencement, je le sais bien. Et si monsieur Flournoy m'a proposé cela, c'est parce qu'il connaît très bien la stratégie qu'on doit mettre en oeuvre et qu'il sait que je suis capable de parvenir au but fixé. Je suis tenace ; quand on me donne un travail à faire ou un problème à résoudre, il faut que j'aille jusqu'au bout. La difficulté me stimule. Mais il ne m'a pas présenté la chose sous un jour laborieux, il ne voulait pas m'effrayer.

Peut-être qu'aux Etats Unis, j'aurais plus de chance de trouver un compagnon. Tiens, c'est drôle, je me pense déjà comme quelqu'un de libre ! Mais je serais tellement prise par mon travail que je n'aurais pas le temps de m'occuper d'un homme.

Dans ce métier, on ne peut pas se contenter de l'acquis. Les enjeux financiers sont tellement importants qu'il faut toujours avancer, se développer, se battre sinon on disparaît. Je ne suis pas contre une certaine compétition, j'y prends parfois du plaisir, mais quand ça prend l'allure d'une fuite en avant obligée, ça devient harassant et pendant ce temps la vie passe. J'ai cinquante ans tout de même ! C'est maintenant que les choses se jouent. Après, cela sera trop tard.

Le choix m'angoisse. Si je dis non à monsieur Flournoy, il ne sera plus le même avec moi et j'aurais honte de l'avoir déçu. Je serais peut-être obligée de quitter ma place. Et si je dis oui ? Je n'ose pas y penser. Tout ça me fait peur !

J'en ai parlé à Bernard de Nice. Il m'a aidé à faire le tri. Il m'a dit de faire une liste de ce qui me tenait le plus à cœur dans la vie et puis de faire deux colonnes. Dans l'une, Honfleur et dans l'autre Mattapoisett et de placer chaque élément de la liste dans la colonne du lieu qui semble le plus approprié à sa réalisation. Je l'ai fait et c'est Honfleur qui emporte mon adhésion. Je le savais déjà mais d'avoir fait l'exercice m'a fait du bien. Puis il m'a dit que si je restais à Honfleur, il fallait que j'y sois autrement pour ne pas avoir de regret ensuite. Il restait quand même le problème de comment annoncer ça à monsieur Flournoy. Avec Bernard, nous avons convenu d'un délai de réponse. Il trouve légitime de demander un délai important pour une décision importante. Moi, j'étais effrayée, je trouvais cela inconvenant de demander plus de six mois de délai de réflexion. Je rechignais. Alors, je me suis fait « engueuler » par Bernard. Oh, il n'était pas content du tout ! Je me suis vue petite fille ne voulant pas déranger les adultes. J'ai donc suivi Bernard ; j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit à mon patron qu'il aurait ma réponse en décembre prochain, juste avant Noël. Il voulut discuter le délai pour le raccourcir mais j'ai tenu bon. Je fus très surprise de me retrouver en négociation ferme comme j'ai l'habitude de le faire pour mon travail et, plus encore, de découvrir que j'y avais pris du plaisir.

Quand je suis sortie du bureau, j'ai couru au chemin de halage et, seule devant le fleuve, j'ai éclaté en sanglots. Je pleurais, une vraie fontaine. C'était toutes mes années de frustration qui me sortaient par les yeux. Je pleurais sur la petite fille, la petite Xantiana, incapable de demander pour elle-même. Je suis rentrée à la maison épuisée, mais heureuse.

Depuis, je me sens différente. Je suis plus posée, je vois les choses autrement. Comme j'ai beaucoup travaillé ces derniers temps, j'ai pas mal de journées à récupérer. Et pour profiter de

mon temps libre sans souci, j'ai donné plus de responsabilités aux filles de mon service. Ça me décharge et je peux aller le nez au vent et l'esprit léger goûter au printemps d'ici.

Coefficient cent treize. C'est une grande marée. Voir la Seine dans une ampleur inhabituelle, voir jusqu'où elle va monter, faut pas rater ça ! A l'épi de la Roque, on voit mieux que nulle part ailleurs dans l'estuaire. Le promontoire porte un grand saule mutilé qu'on voit de loin ; il porte aussi un feu et si le fleuve déborde, on peut monter sur l'embase.

Quand j'arrive, il y a déjà des gens. Assis sur des pliants, un vieux couple regarde vers l'amont ; l'homme pêche et la femme tricote. Un autre homme, plus jeune, au visage buriné, tire d'un air satisfait sur une cigarette roulée. Il vient de remettre à l'eau une balance. Il en a trois ; il va de l'une à l'autre. Il les lève avec une perche.

— Y-a de la crevette ?

— Non, c'est du p'tit bouquet ! dit l'homme en montrant sa prise.

Au fond de la balance, une boule roulée dans un filet à pommes de terre : je demande ce que c'est.

— C'est de la mie de pain avec du persil. Ca marche bien !

— Vous pêchez souvent ici ?

— Tous les lundis pendant la saison, dit-il. Puis il ajoute : « C'est à cause des trente-cinq heures ! »

Il remet sa caudrette à l'eau. La Seine monte encore. L'homme va dans le pré. Des chardons sont piqués dans l'eau. Il pose la botte avec attention pour ne pas l'emplier. Il relève une balance puis revient à l'épi. L'air trop doux ne dit rien qui vaille. La marée bat son plein et l'eau frise le haut du mur ; un navire qui passe peut tout submerger. Puis le ciel s'assombrit. Alors les gens prennent peur et remballent. Je reste seule. Un ciel épais, presque noir, pèse sur l'endroit ; la Seine est blanche comme du lait. L'inversion de clarté surprend. Une sorte de magie opère tandis que l'atmosphère s'immobilise. Puis un vent brutal s'abat d'un coup : le fleuve se hérissé. Un rideau remonte le fleuve en crépitant ; à peine le temps d'aller à la voiture et de mettre mon ciré que le déluge est là ! Le fleuve se brouille. Il pleut si fort que la limite entre l'eau et l'air devient incertaine. Le ressac part à l'assaut des buissons. Dans la tourmente un cargo remonte. A son passage quelques lames grimpent sur l'épi. Le fleuve se creuse encore. Debout sur l'embase du feu, je vacille sous les bourrasques.

Puis tout se calme. Le plain a tenu presque deux heures et le coup de vent a cessé avec lui. Le grain de la marée comme on dit ! Le fleuve coule à nouveau vers la mer et décroît vite pour rattraper le temps perdu à l'étalement. Le soleil est revenu. L'air est froid. Dans les champs du Blanc Banc, le fleuve a poussé sa laisse au plus haut : un cordon de brisures de roseau, de morceaux de bois et de plastique serpente dans l'herbe près de la rive. Plus loin, nés de l'averse, des lacs scintillent. Le chemin conduit une rivière aux eaux cristallines qui courent sur l'herbe couchée. Les étiers gonflés gargouillent. Les vases se creusent de méandres, tandis que le fleuve rétrécit.

Plus tard au bas d'eau, quand on descend les marches taillées dans le mur de l'épi, huit mètres plus bas, on change de monde. Tout est gris. Des roches gluantes tiennent les vases en contre-haut. En tendant la main on pourrait toucher l'autre rive... Enfin presque !

Quand je rentre à la maison, je suis contente. Mon âme est nourrie. J'allume l'ordi pour raconter mon bonheur nouveau à Bernard. C'est grâce à lui que je suis sortie de ma déprime. Mais je ne sais pas quoi faire avec lui. Je ne sais pas si je lui plais. Faut dire que je ne lui ai pas encore envoyé ma photo. Je suis terrible pour ça. Bon, je vais le faire, il le mérite !

Je clique pour envoyer mon message à Bernard puis j'ouvre la page du site de rencontres. Je regarde machinalement défiler les photos des hommes... Tiens, il est mignon celui-là ! Et il habite Honfleur, en plus ! J'envoie un message. Il me répond : « C'est super, t'habites Honfleur, nous pourrions nous voir si t'es d'accord ? » On se met d'accord pour dimanche.

J'ai été excitée toute la semaine à l'idée de rencontrer un homme. Je me suis fait un sacré cinéma dans ma tête et j'ai imaginé un homme merveilleux qui me comblerait, qui ... oh, la, la ! Xantiana, calme-toi ! Je gare ma voiture devant l'immeuble de José à la Rivière St Sauveur, la ville à côté d'Honfleur. J'ai le cœur qui bat vite, le sang afflue à mes tempes. J'ai les mains crispées sur le volant et j'attends un peu avant de descendre. J'ai mis mes plus belles bagues. J'abaisse le pare-soleil. Dans le miroir, j'ajuste ma coiffure une dernière fois. Je sors de chez la coiffeuse. J'ai fait faire une mise en plis et une légère coloration pour raviver la blondeur naturelle de mes cheveux qui grisonnent de plus en plus. Je regarde si rien ne dépasse. La mèche, là sur mon front ! Je l'étire jusqu'au bout de mon nez puis je la laisse échapper. Elle remonte en tirebouchonnant. C'est mieux ainsi ! Mon rouge à lèvres. J'en ai mis, mais du pâle. Je me sens toute drôle. C'est une autre fille que je vois dans la glace. C'est fou comme ça fait ressortir le bleu de mes yeux. On ne voit qu'eux. Je ne m'étais jamais vue comme ça, mais j'aime bien. J'espère que je ne fais pas trop mauvais genre. Et le collier ? J'ai mis celui de ma grand-mère ; des améthystes dans une monture d'argent, maillées les unes aux autres, s'étalent en V sur ma gorge. J'ajuste la pointe du V à la naissance du sillon. Je crois que tout y est. Il va falloir y aller. J'attrape mon sac à main, mes petits fours dans le carton et je sors. Sur le trottoir, je rajuste mon tailleur rose une dernière fois. Je tire sur ma jupe. J'espère que ce n'est pas trop court. « C'est pas des cuisses que j'ai, c'est des jambons ! » J'ai mis mes collants noirs. Ça fait un peu trop osé, je trouve ! Bon, J'y vais. Le sol est inégal, je me tords les chevilles. J'ai perdu l'habitude de porter des talons hauts.

José Boulard, 3^{ième} étage. Je sonne. Le temps me paraît une éternité. Je remarque qu'il porte le même nom qu'une marque de Calvados. Du bruit derrière la porte, puis un type mal rasé ouvre.

Il fait plus vieux que sur la photo, malgré des cheveux bruns qui ne grisonnent pas encore.

— Entre ! euh... je sais pas comment dire : Gsantiana, c'est ça ?

— Oui, mais on peut dire aussi : Chantiana. C'est comme on le sent !

Il a refermé la porte et nous sommes comme deux godiches dans l'entrée, ne sachant que faire.

— T'as faim ? dit-il.

— Oui, ça commence, dis-je en lui donnant les pâtisseries !

— J'ai mangé, moi. J'ai pas pu attendre. C'est que j'suis levé depuis bonne heure, moi !

Il m'entraîne dans la cuisine et ouvre la porte du réfrigérateur.

— J'ai rien là-d'dans !

Puis il la referme et ouvre celle de l'élément au dessus de l'évier, me laissant voir ce qu'il contient : des boîtes de conserve.

— T'as le choix entre saucisses lentilles et ... je sais pas ce que c'est.

— Gratin dauphinois, dis-je en lisant l'étiquette sur la boîte qu'il me tend.

— Bah ! Tu te sers. Fais comme chez toi, tu sais faire la bouffe, dit-il en ricanant grassement.

Je suis un peu décontenancée devant un accueil auquel je n'étais pas préparée. Mais j'ai faim et, cherchant un peu les ustensiles, je fais réchauffer le gratin. Tandis que je mange seule, il décapsule une canette de bière et s'assoit à l'autre bout de la table. Le gars n'est pas vilain, il pourrait même être séduisant mais il semble dénué de toute délicatesse. Il a quarante neuf ans, célibataire sans enfant.

— Tu ne t'es jamais marié ?

— Non !

J'attends la suite, mais il reste silencieux comme si il en avait déjà trop dit.

L'atmosphère devient pesante tout à coup. Je ne voyais pas du tout l'entrevue comme ça. Je pensais à un déjeuner dans la salle avec une jolie table et un gars joyeux virevoltant autour.

Même si elle ne débouche pas sur un amour, ni sur une amitié, une rencontre peut quand même être agréable.

Une fois sa canette bue, il file dans le salon et allume la télévision. Je termine mon gratin. Ensuite, je ne sais plus quoi faire. Je l'entends rire. Il rit de ce qu'il voit à l'écran. Je me lève, mets mon assiette et mon couvert dans l'évier. Je suis dans l'embrasure de la porte de la salle. Je n'ose pas entrer. Une épaisse moquette blanche recouvre le sol, les murs sont blancs aussi. Le gars est assis sur la banquette, il est en chaussettes. Je ne sais si je dois, à mon tour, me déchausser pour entrer. Entre deux éclats de rire, il me jette un coup d'œil sans m'adresser la parole. Par respect pour la moquette, je me déchausse et j'entre. Sur le côté, un buffet vernis polyester avec une vitrine dans laquelle trône une superbe gondole en plastique ; à côté, une bouteille de liqueur boîte à musique avec une danseuse à l'intérieur. Sur un bahut plus loin, des CD. Aucun titre connu de moi. Du Rap et sans doute du Disco ou de la musique électronique. Des cassettes vidéo : des films violents, de kung-fu, de catastrophes, des films que je n'irais jamais voir. Au mur, un tableau mal peint représente un camion. J'avais oublié, le gars est camionneur. Je suppose que c'est le sien.

Je m'assois sur la banquette. Assez loin de lui. A la télé, une succession de séances burlesques filmées par des amateurs et rythmées par des éclats de rires préenregistrés.

Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes toujours devant la télé. Les gags n'en finissent pas. Je ne trouve pas ça drôle du tout. Je m'ennuie à mourir et je reste figée, ne sachant que faire. Attendre la fin de l'émission, on ne sait jamais, c'est peut-être un type bien, ou foutre le camp sans jamais plus revoir cette espèce d'olibrius ? Je regarde ma montre et me donne un délai. A trois heures je m'en vais. Puis l'émission se termine.

— C'était marrant non ?

— Non, ça ne me fait pas rire du tout.

— T'es pas drôle comme fille toi, hein ?

— Si, mais nous ne rions pas des mêmes choses, c'est tout !

Il éteint la télé et s'approche de moi !

— C'est peut-être d'autre chose que t'as envie, dit-il en me mettant sa main sur la cuisse. Je suis saisie d'une soudaine répulsion. Je me lève d'un bon en rejetant son bras violemment.

— Ça va pas ! T'es pas un peu malade, comme mec toi ?

En un éclair, je suis sur le palier. Je ne sais pas comment j'ai fait pour remettre mes chaussures et prendre mon sac aussi vite. Je suis déjà dans l'escalier quand, par la porte, il hurle en ricanant : « Tu reviendras, hein ? » Et moi de lui crier : « Pauvre type ! Connard, va ! »

Dehors, il pleut. Triste dimanche. Dans ma voiture, je roule tout doucement. Les essuie-glaces, trop rapides grincent sur le pare-brise, trop lents laissent se coller le crachin. Je me sens humiliée, salie, je ne veux voir personne. Seulement la mer. J'arrive à Pennedepie. Personne sur la plage. La bruine a gommé le Havre et les deux cheminées de la centrale électrique. Ainsi rien n'accroche mon regard et je peux rêver d'être ailleurs, au bord d'une mer inconnue que nul horizon ne limite. J'ai enlevé mes chaussures. Je suis au bord de cette mer indéfinie marchant sur la plage. C'est marée basse. Une vase brune me filtre entre les orteils à travers le collant, l'eau de pluie me ruisselle dans le cou et mes cheveux défaits me collent au visage. Je souffle, je respire, je me détends après cette déplaisante rencontre. Je me sens mieux. Puis une bouffée de colère refait surface. Mes dents et mes poings se serrent : « Ma mise en plis foutue. Plus de soixante euros pour ce connard ! Et les petits fours que j'ai laissés chez lui ! Des petits fours de chez Haglon soigneusement choisis. Pour faire plaisir à qui, hein ? Sûrement pas à ce porc ! » Et quand je repense à la Xantiana attentionnée qui se donne du mal pour faire les choses bien pour une bonne et belle rencontre, quand je me revois devant le miroir de la salle de bains à me pomponner, à me demander si je suis assez belle :

« Pour qui, hein ? Pour qui ? Pour cet infâme personnage ? Mais quelle conne ! Mais quelle conne je fais ! »

A crier dans le vent, ma colère s'apaise. Ah, ça fait du bien de vider son sac ! Sur les rides de la plage, le grotesque de la situation m'apparaît. Au loin, vérotent des huîtres pie indifférents et mes pieds boueux fouillent la vase. Je revois toute la scène, son déroulement. C'est comme si je regardais une pièce de théâtre dans laquelle je joue. C'est comique et c'est ridicule à la fois. J'éclate de rire. Mais ce ridicule-là, je n'en ai pas honte. Il m'attendrit au contraire. La petite Xantie s'est fait avoir par son immense attente de tendresse. Elle était si prégnante qu'elle m'a rendue aveugle. Puis j'avance en trotinant, en fredonnant sur l'air de Bécassine : « Xanti-a na, elle est fada ha ! » Je saute d'un pied sur l'autre vers la mer, au fond, qui roule péniblement un maigre rouleau brun. Et de plus en plus fort : « Xanti-a na, elle est fada ha ! » Je tourne, je vire, je danse et je ris. Je m'enivre du vent, de la pluie. Je m'enivre à ne plus pouvoir distinguer la plage du ciel, la vase de l'eau. La plage est molle, l'air est moite et l'eau tiède ; ça glisse. Ça glisse depuis longtemps ; depuis que la pente de sable du haut de la plage a cédé à la tangué puis au plat miroitant des vases. Les pieds m'échappent. Je sais que je vais tomber. Je vais m'enfoncer comme un sucre dans un fromage blanc. J'accepte. Je le veux ainsi depuis très longtemps ; désir inavouable enfoui quelque part dans les profondeurs de mon âme. La vase se fait de plus en plus liquide. Parviendrais-je à la mer derrière le petit ressac pour y choir ? Ainsi aurais-je l'impression de me plonger dans un bol de café au lait... Ah, le café au lait avec des tartines de pain brié ! Du beurre salé dessus en couche épaisse ! J'aime le café au lait quand il me coule chaud dans la gorge le matin, les jours où je peux traîner. Que c'est bon ! Que c'est doux et onctueux !...

J'ai réussi à atteindre la mer quand les pieds m'échappent une dernière fois. Je suis surprise par la fraîcheur subite. Le café au lait a goût d'huître, le beurre est trop salé mais tant pis. Tant pis pour le tailleur en tweed rose. Tant pis pour mon corsage de soie, mes bagues, mon collier, mes boucles d'oreilles qui sont déjà perdues. Tant pis pour tout. Je me roule dans la boue. Dix centimètres. Pas de quoi s'engloutir ni disparaître totalement, mais c'est suffisant pour s'immerger dans la vase et faire corps avec. Je me roule et me déroule. Je ne veux plus voir une seule tache de couleur sur moi. Quand je ne me distingue plus du substrat sur lequel je gis, j'essaie autre chose. J'avance en rampant sur les coudes. Mon menton laboure, mon front refoule. Je veux me fondre dans ce paysage trouble. Faire un avec lui. Je suis sur le ventre. Je fouille avec mes doigts en écartant les bras. Ça glisse doucement. Point de brusquerie, tout cède lentement, onctueusement, puis se referme en épousant les sinuosités de mon corps. J'ai les bras en croix. En serrant les poings, tout s'échappe. De la vase, on ne peut rien retenir. J'écarte les cuisses et remonte un genou, comme je fais dans mon lit pour me détendre. Je fais ma souille, puis je les referme. Là non plus on ne peut rien retenir. Le glissement d'une cuisse sur l'autre Nylon sur Nylon, c'est agréable, mais le pétrissage des cuisses graissées de vase l'une sur l'autre, le glissement froid de la pâte qui remonte, c'est autre chose. La tête sur le côté à demi enfoncée, un minuscule ressac vient coiffer ma joue libre. Puis je prends une goulée d'air, retiens mon souffle avant de fouir la vase de mon visage. Et je le maintiens droit, suffisamment longtemps pour qu'elles prennent le temps de me connaître car je veux que la plage et la mer gardent l'empreinte de mes traits, je veux qu'elles se souviennent de moi, qu'elles se souviennent d'un éclat de vie nommé Xantiana.

Mais les meilleures sensations s'émoussent. Maintenant, je veux nager. Je me mets debout. C'est difficile de me tenir droite tant que mes pieds restent prisonniers du sol et j'ai tendance à retourner à la fange. Des bruits de succion, puis je parviens à faire quelques pas. Je suis pareille aux statues, modelée dans la terre, pétrie de limon, grise comme la vase, grise comme le temps. Le souffle divin dans mes narines et me voilà vivante, formidablement vivante !

Et je nage et je nage, pour me laver de la boue, pour me laver de ma vie...

Quand je remonte, je grelotte. Le tailleur me colle aux cuisses. Je marche péniblement jusqu'au sol dur. Gluante encore, je ne peux remonter ainsi dans ma voiture. Une petite rivière se jette pas loin. Elle sourd de la colline, glaciale. Le courant vif et le fond pavé de galets rendent l'équilibre incertain. Je fais de nouveau trempette. Le tailleur retrouve sa couleur. Pour me laver soigneusement, je me déshabille. Nue sous le regard de personne, je tords mes vêtements puis je les enfle à nouveau. Je rentre à Honfleur, le chauffage à fond dans la voiture.

J'ai parlé à Bernard de cette histoire avec le type de la Rivière St Sauveur. Il m'a dit que j'avais fait une erreur, que j'aurais dû le rencontrer dans un endroit neutre pour une première fois. Et oui, j'aurais dû y penser. Dans un café, j'en aurais été pour le prix d'une consommation puis nous nous serions quittés calmement en nous disant tout simplement que nous ne nous correspondions pas. Mais, je ne regrette pas. Je pense que si je n'avais pas subi une telle déconvenue dans mon attente de bonheur, je n'aurais jamais osé me rouler dans la vase toute habillée. Et ça, c'est une expérience que je ne regrette pas. J'ai à présent le sentiment, et même la sensation que je vivais depuis toujours sur un versant de moi-même tout en ignorant l'existence d'un autre versant. Le voile qui m'en masquait la vue s'est déchiré ce jour-là, et depuis lors, je me sens plus vaste. J'ai la sensation étrange que beaucoup de choses sont désormais possibles sans que je sache encore lesquelles.

*

Grâce au bain de vase à Pennedepie, je sais qu'il y a en soi un gisement de petites choses obscures qui ne viennent jamais à l'esprit parce qu'on a tôt fait de les classer comme vétilles, de les refouler comme indésirables ou culturellement incorrectes. C'est instinctivement qu'on les empêche de venir à l'esprit. Tant qu'un évènement n'oblige pas à relâcher la pression qui les maintient au secret, on ignore tout de leur existence. Pourtant, il est bon d'oser ouvrir la boîte qu'on prend souvent à tort pour celle de Pandore, car ce ne sont pas des maux qui en sortent mais de petites envies. Elles font pétiller la vie à la manière des bulles dans une coupe de Champagne.

Ce jour-là, j'ai vraiment trouvé en moi la voie vers plus de vie ; et je comprends le message de Bernard quand il disait que si je choisissais de rester à Honfleur, il fallait que j'y sois autrement. Je ressens intimement cet autrement sans toutefois savoir ce qu'il sera. Et puis j'ai découvert que je n'avais plus besoin de faire dépendre mon bonheur de la rencontre avec un homme. Ce n'est pas que j'aie renoncé, mais je ne suis plus préoccupée par la rencontre. Je sais que je le reconnaitrais quand il se présentera. Je n'ai plus besoin de chercher. J'ai cessé de parcourir Internet. Je ne parle plus que de temps en temps avec Bernard et bientôt, je le sais, nous ne nous parlerons plus du tout.

Traverser la Seine à la nage, voilà une envie qui était enfouie en moi ! Elle m'effleurait l'esprit, sans plus, à chaque fois que je me promenais sur les berges parce que je l'avais définitivement classée comme folie. Pourtant, en y réfléchissant, en prenant la chose au sérieux, je pense que c'est réalisable.

J'ai choisi un jour de semaine pour ne pas attirer les badauds. J'ai choisi Berville sur mer, entre les deux ponts. En face, c'est du marais. Donc, à part les aigrettes et les autres oiseaux, il n'y aura personne pour m'ennuyer avec des acclamations ou des remontrances.

J'ai mis ma voiture au bout du chemin là où se jette la Risle. On est fin mai, le temps est doux. A part quelques Belges qui pêchent l'anguille en aval, l'endroit est désert et je compte bien qu'il le restera.

Pour traverser la Seine, il n'y a pas trente-six solutions, c'est aux alentours du plus bas ou du plus haut de la marée que ça doit se faire, sinon le courant nous emporte tellement loin qu'il est impossible de revenir au point de départ sans faire des kilomètres à pieds sur la berge. Et puis attendre le retour du courant, c'est passer des heures en petite tenue à grelotter sur la berge d'en face. Entre le plain et le bas d'eau, le choix est vite fait. J'aime trop le plain pour ne pas traverser le fleuve à ce moment de la marée. Il y a une plus grande distance à parcourir, c'est sûr, mais j'évite les désagréments d'une marche dans la vase au retour. J'ai pris soin de calculer mon heure de départ afin de parvenir à l'autre rive au moment de la renverse. J'ai pris un repère sur la colline au loin et je vais aller vers lui en me laissant déporter par le courant pour faire la route la plus courte possible sur l'eau.

Je suis en maillot de bain et j'ai chaussé des palmes pour aller plus vite car c'est inutile de s'attarder au risque de croiser un de ces immenses navires qui prennent tout le chenal. C'est drôle, tandis que je descends l'enrochement en glissant sur les fesses avec précaution, je regarde sagement à gauche puis à droite comme si j'allais traverser une rue. A l'heure prévue, j'ai de la chance, aucun navire n'est en vue. J'entre doucement dans l'eau. Elle n'est pas froide. Un peu grise. Une odeur crue s'en dégage. Des herbes et des brindilles flottent. Je n'ai pas d'appréhension, sauf celle de croiser un navire si je lambine ; ils vont très vite. Mais bon, je me rassure, j'entendrai le battement de l'hélice et le grondement des moteurs bien avant qu'il ne soit sur moi. Comme un baigneur capricieux sur une plage estivale, j'hésite avant de plonger. Faire un peu la chochette me fait sourire. Puis, je m'immerge complètement. C'est parti. Je bats des palmes. J'allonge un bras après l'autre en soufflant sur le côté. Je trouve mon rythme. Je retrouve mes sensations d'autrefois. L'eau me gargouille dans les oreilles et les cheveux me collent au visage. Je suis couchée de tout mon long dans le fleuve plus confortablement que dans un lit et l'eau caressante me glisse sur le corps. Chaque brassée que je vais chercher au loin l'étire et l'affine. Parfois, je regarde en arrière pour voir le chemin parcouru, mais c'est bête. Je ne suis pas en train de battre un record, ni de prouver quoi que ce soit, j'ai simplement envie de connaître la Seine.

— Seine, c'est à toi que je parle quand je relâche mon souffle à gros bouillons dans tes eaux. Et toi, qu'as-tu à me dire ? Je sais, tu restes silencieuse ! Ta voix n'est pas celle des humains, elle n'est pas même bruit ou murmure, elle est silence, elle est transformation, je le sais ! C'est au détour de la vie, quand une pensée inhabituelle me viendra à l'esprit sans l'avoir jamais pensée auparavant, quand je me surprendrai à dire ou à faire des choses jamais dites ou faites par moi auparavant, que je saurai que tu m'as parlé !

J'ai changé de nage et me voici sur le dos, ça délasse. Je suis face aux nuages gris, un peu grenat. Ils sont immobiles. D'habitude, les nuages parlent par leur forme : tantôt un oiseau, une tête menaçante, puis le dessin d'un pays lointain, voire imaginaire, qu'on survole à très haute altitude. Mais là, non ! Ils disent simplement qu'ils sont fatigués et qu'ils ont besoin de souffler un peu. Ils viennent des Caraïbes. Ils ont remonté l'Amérique jusqu'aux Bermudes avant de prendre le grand courant d'ouest. Aux Açores, ils se sont attardés. Puis ils ont repris leur course vers l'Europe, les uns vers l'Espagne, d'autres vers l'Angleterre, la Scandinavie ou les Pays-bas. Ceux-ci ont choisi de remonter la Seine et font halte après ce long voyage. Ensuite ils arroseront Paris, Sens ou Bar-le-duc et finiront leur vie au flanc des Vosges, du Jura, des Alpes, ou de l'Oural.

Je n'ai plus de repère sur la colline, un bouquet d'arbres la cache et la rive défile. La tentation est grande de nager à contre-courant pour ne plus la laisser défilé. Elle défile toujours et je dois rester perpendiculaire à la rive. Les derniers mètres paraissent

interminables. Là-bas, des graviers puis des roseaux. L'approche du rivage inconnu est pour bientôt.

D'une pointe de palme, je tente de saisir le fond, mais c'est trop tôt. Parfois je me dresse pour voir si un remous n'annonce pas un bloc de béton englouti ou une ferraille cachée. J'ai un peu peur de m'y blesser.

Ça y est. Je touche le fond, mais je suis vraiment près du bord. Quelques brasses et je vais pouvoir tenir debout. Je marche à reculons puis je retire mes palmes. Je sors de l'eau. Quel acte riche de sens. Emerger, surgir, c'est comme naître à nouveau !

Mettre le pied sur une terre inconnue et partir à sa découverte, je jubile. Mon corps est nu dans l'air frais qui me sèche. Mon corps est froid, glacé même, ma peau contractée et chaque poil hérissé, mais je n'ai pas froid. Jamais je n'ai senti mon corps aussi bien qu'aujourd'hui. J'ai pris possession de lui. Ah, que je me sens vivante ! Je suis la femme de l'eau, une sirène qui vient humer l'air du lieu avant de retourner dans les eaux profondes.

Derrière les roseaux, encore des roseaux, des mares, des peupliers, et une route sûrement. Je n'ai pas envie d'aller voir. La berge me suffit. L'entre deux mondes est ma place, c'est là que je me sens bien.

J'ai atterri loin en amont du confluent de la Risle. Déportée, j'ai traversé la Seine en biais. Comme il y a encore un peu de montant, il me faut attendre la renverse pour descendre avec le courant. Assise sur les galets plats, le dos au mur de roseaux à me faire caresser par un soleil pâle, je suis bien. En face, j'embrasse tout Berville-sur-mer d'un seul regard ; avec un tel nom, l'eau devrait y être saumâtre mais je ne l'ai pas trouvé salée. Le clocher de l'église veille sur les maisons rassemblées comme une poule sur ses poussins. Autour du village, les champs de colza perdent déjà leur couleur vive.

— Xantiana, c'est fou, ce qui t'arrive ! C'est quoi ce monde dans lequel tu pénètres alors que tu es dans un paysage que tu connais depuis toujours !

Puis, après une longue réflexion sur ces yeux neufs que je viens d'acquérir, ce qui me semble comme une nouvelle façon d'être, je sors tout d'un trait : « Voir autrement le monde familier des lieux qui nous ont vu naître, c'est voyager sans avoir à se déplacer, c'est changer tout en restant soi-même. » Ah, pour une belle phrase, c'est une belle phrase ! Un peu pompeuse, mais elle traduit si bien ce que je vis ! Je souris, j'aime les belles phrases et j'aime d'autant plus celle-ci que je n'ai jamais su bien m'exprimer. Alors pour une fois, je ne boude pas mon plaisir.

Le fleuve s'arrête enfin, hésite et repart timidement dans l'autre sens. Encore quelques minutes puis je redeviens loutre ou otarie. Là-bas vers les Blancs Bancs, la masse jaune d'un cargo avalant au loin. J'y vais quand même, je n'ai plus peur.

La nage se fait tranquillement comme si j'étais devenue une habituée du fleuve. Quand j'arrive auprès de ma voiture garée sur la berge, je suis surprise : la traversée retour m'a semblé bien plus brève que l'aller.

Ma voiture, ma serviette, mes chaussures et mon survêtement ; ranger les palmes, remonter dans la voiture et le charme de cette vie sauvage se rompt. Elle m'a semblé plus proche de moi que celle que je vis depuis toujours.

J'ai recommencé quinze jours plus tard, sous le pont de Normandie. J'avais besoin de rendre vivant l'endroit qui me semblait si déshumanisé. Mais c'est la sortie de l'estuaire qui me tente. De la digue du Ratier à celle du Nord, là où vraiment le fleuve rencontre la mer et lui dispute ses eaux.

Au plain, les digues sont sous l'eau et l'estuaire n'a plus de limite. Alors, d'où partir pour parvenir aux enrochements de Port 2000 : de Vasouy, de Pennedepie ? Partir à marée basse serait le mieux. Mais c'est le plain que j'aime, rien que le plain.

A y réfléchir, la chose est trop risquée à nager sans assistance. Mais il y a sans doute un moyen sûr de traverser tout en gardant la proximité de l'eau.

*

L'été est là avec son flot épais de touristes glissant dans les vieilles rues de la ville. J'ai vendu ma voiture de sport et j'ai acheté une camionnette que j'habite désormais. Ça convient beaucoup mieux à ma nouvelle vie. Cependant, c'est du bout des lèvres que je dis « nouvelle vie » ; j'aspire à celle-ci de tout mon cœur, mais je ne me donne pas encore le droit de le dire tout haut de peur de compromettre sa venue, de peur que la Xantiana qui se conformait à l'image qu'on voulait qu'elle donne, ne se mette en travers.

La camionnette est un ancien transport scolaire qui a été aménagé pour habiter dedans. Elle est vitrée partout avec de mignons petits rideaux qu'on ferme pour se sentir chez soi. On peut se tenir debout et une galerie sur le toit porte mon kayak et ma canne à pêche. Depuis, je ne suis pas retournée place St Léonard et Martial se débrouille tout seul. Au-delà des bassins, il y a des parkings où sont rangés une bonne centaine de camping-cars. Je suis parmi eux, au bout du bassin Carnot. Je n'ai pas loin pour aller travailler.

Mes collègues de bureau savent que je vis dans une camionnette. Elles pensent que c'est pour l'été et les vacances. J'ai beau leur dire que j'ai l'intention de poursuivre en automne et tenter d'y passer l'hiver, elles n'y croient pas. Elles ont pourtant vu ma transformation. J'ai encore perdu une dizaine de kilos avec le régime fruits, légumes, natation et kayak que je m'impose. J'ai donc dû changer toute ma garde-robe et je ne suis plus du tout habillée en tailleur soigné avec les cheveux attachés. Je suis en jean et tee-shirt, en tennis, la chevelure au vent et j'arbore désormais, chose surprenante, un rouge à lèvres rouge vif, du mascara et de grands anneaux dorés aux oreilles. Parfois, quand je mets des jupes larges à volants, je ressemble à une gitane. Mais c'est l'été et toutes les folies sont possibles disent-elles !

Je suis en congé et j'ai quitté le parking. Ce n'est vraiment pas un lieu pour passer les vacances et pourtant, les touristes viennent s'y ranger bien sagement. Maintenant, je suis à Pennedepie, au bout du chemin qui débouche sur la plage qui porte à jamais l'empreinte de mon visage. Le monde arrive dans l'après-midi et repart avant le soir en me laissant complètement seule, sauf parfois avec un ou deux pêcheurs à la ligne ou des amateurs de solitude.

L'autre jour, j'ai eu peur. Un type est venu frapper à ma porte. J'ai ouvert et il m'a demandé combien je prenais. Je n'ai pas compris. Alors, il a répété d'une autre manière :

— Combien la passe ? Et la pipe, c'est combien ?

— Euh !... Mais, je ne suis pas une prostituée, monsieur !

— Ah bon ? Excusez-moi, alors !

Et il s'est éloigné calmement. Je suis restée figée sur le pas de la porte, le souffle court et le cœur battant. Puis j'ai refermé et je suis allée m'asseoir le temps de me calmer un peu et de réfléchir. Je n'avais pas à avoir peur, c'était un client qui demandait quelque chose que je n'avais pas en magasin, un client comme un autre, après tout. J'ai quand même fait poser des serrures qu'on ne peut pas ouvrir de l'intérieur après avoir briser une vitre et j'ai acheté un pistolet d'alarme, des fusées éclairantes et une bombe de gaz lacrymogène.

Quand j'ai acheté le kayak, je n'ai pas pu m'empêcher de l'essayer aussitôt. J'ai été un peu gênée de devoir demander aux gars du chantier de m'aider à le mettre à l'eau. Fallait voir comme ils riaient ! Mais ils n'osaient pas trop se moquer à cause de ma place dans la société. Quand ils ont vu que je me débrouillais pour faire avancer l'engin, ils sont retournés à leur ouvrage me laissant seule au milieu du bassin.

Je suis restée immobile un bon moment à contempler le chantier naval. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle, en contre-haut. Et le bassin, je ne m'y étais jamais aventurée plus loin que sur les premiers bateaux amarrés à couple qui attendaient d'être réparés ou repeints. Je me sentis jouir d'une liberté nouvelle. J'eus à nouveau le sentiment de pénétrer dans cet autre monde et je me sentis tout à coup apeurée de n'avoir pas demandé la permission, comme s'il était interdit d'être seule à faire une chose que personne ne fait et de le montrer.

J'étais donc partagée entre ce plaisir fou que j'avais d'explorer les bassins de la ville au su et au vu de tout le monde, et cette peur de la transgression qui agissait en moi comme un puissant ressort pour me rappeler au confort de mon habituelle condition de femme comme tout le monde, travailleuse et bien élevée.

Il fallait que je le fasse et je l'ai fait. J'ai fait le tour de chaque bassin et dans l'avant port, je suis allée côtoyer les chalutiers et les bateaux de promenade chargés de touristes qui n'avaient d'yeux que pour moi ; j'en étais gênée. Puis je suis allée sur le vieux bassin. Je me suis plantée au beau milieu. Je n'osais regarder les quais. J'avais l'impression que le flot de touristes s'était arrêté. Je sentais mille yeux froncés, lourds de reproches fixés sur moi. Je pris mon courage à deux mains et levai la tête. Les touristes fluaient comme à l'accoutumée et aucun regard ne s'attardait particulièrement sur moi. Je fus soulagée. Et de même que sur les autres bassins, j'allai explorer la muraille des bateaux amarrés. Je les voyais, enfin, autrement que d'en haut. Puis, je m'autorisai à laisser venir à moi une bouffée de joie intense que le contraste de la situation provoquait : la multitude qui se bouscule en haut sur les quais et moi, en bas, avec le vieux bassin pour moi toute seule. C'était bien la première fois que j'étais si heureuse. J'ai pensé et je l'ai peut-être même dit tout haut sans m'en rendre compte : « C'est sûrement ça qu'on ressent le jour de son mariage quand on épouse quelqu'un qu'on aime ! »

Dans le petit camion, ma vie s'organise. J'ai fait le plein de provisions. De quoi passer une quinzaine à vivre selon ma fantaisie. Le matin au réveil, avant le petit déjeuner, je cours nue sur la plage déserte et je m'enivre du temps qu'il fait, soleil, vent ou pluie. Je pique une tête et nage dans la mer si elle est haute, sinon je me roule dans la vase à devenir statue vivante pour jouir du contact onctueux. Puis, pour me laver, je me soumetts à l'épreuve du froid glacial du cours d'eau qui se jette sur la plage. Au sortir de l'eau, j'aime sentir mon corps nu vulnérable, j'aime la caresse sensuelle de l'air qui passe entre mes cuisses, entre mes seins et sous mes bras et sèche ma peau humide durcie par la fraîcheur des éléments. J'aime me sentir libre, offerte à la nature et risquer d'être vue... de loin, mais pas reconnue. Non il ne faut pas ! Parfois, un promeneur m'empêche de revenir au camion parce qu'il s'est avancé trop près. Alors, j'attends qu'il passe, qu'il s'éloigne. Parfois, il s'installe pour pêcher. Alors, je me sens comme une bête traquée qui doit trouver une issue.

Ça m'est arrivé hier, le gars marchait vers moi en haut de la plage tandis que j'étais encore couverte de boue. J'ai du courir pour arriver dans le lit de la rivière glacée avant qu'il ne m'aperçoive et j'en ai remonté le cours en marchant sur les galets du fond assez loin pour qu'il ne puisse pas m'apercevoir. Mais il a déplié sa canne et étalé ses accessoires ; il s'est installé à l'embouchure de sorte que j'ai vu ma retraite coupée. J'ai eu un peu peur sur le moment, puis après, j'ai réalisé que la situation était excitante. Il fallait que j' imagine comment rentrer au camion. Tout d'abord, j'ai pensé m'éloigner un peu du pêcheur et du camion par les buissons et les passages derrière la plage, attendre la marée haute, piquer droit dans l'eau, revenir en nageant et sortir au droit du camion en maintenant un tampon d'algues

entre mes cuisses. Mais j'ai choisi une solution plus féline. Revenir au camion par la terre sans jamais perdre de vue « l'ennemi », ni la plage par où d'autres personnes pouvaient arriver.

Je sortis de la rivière en escaladant la berge m'aidant des racines des arbres, je négociai un passage délicat avec quelques ronces puis, pour me dissimuler, je m'accroupis derrière un rideau de roseaux. Une sorte de vague prairie sableuse me séparait des grands buissons là-bas. Tandis que j'observais la plage en cachette et que je réfléchissais à la façon dont je franchirai ce terrain découvert, de l'herbe rêche me frottait les fesses et le sexe. Je trouvai ça délicieux. Puis, comme c'était impossible de me mettre debout sans risquer d'être vue, je franchis l'espace à quatre pattes. Mes seins pendaient. Je les balançais à droite et à gauche comme je balançais la tête au rythme de l'avancement de mes bras et de mes jambes. Parfois, je m'arrêtais et je m'aplatissais au sol, telle une lionne ou une panthère prête à bondir, les genoux pliés sous moi et les bras tendus en avant à faire toucher mes seins par terre pour sentir le grain du sable ou la piqûre d'un petit chardon. Puis de la pointe, je leur faisais tracer deux petits sillons parallèles, jusqu'à buter sur mes genoux et remonter doucement sur les cuisses. Ah, la caresse veloutée de mes seins sur mes cuisses !...

J'arrivai ainsi dans un petit bosquet bas et touffu. Je me redressai. J'écartai délicatement les branches et me contorsionnai pour me glisser sans qu'elles ne me griffassent. J'en avais souvent en travers, je les abaissais, je levais un pied tout doucement en maintenant la branche abaissée, puis je regardais où j'allais le poser et je tâtais le sol délicatement avant de peser dessus, des fois qu'une épine s'y trouvât. Je basculais ensuite mon corps sur ce pied et remontais l'autre lentement sans toucher ; enfin je libérais la branche. Je m'accroupissais, j'enjambais, je rampais, avec des gestes lents et déliés, sorte de ballet oriental. Je sentais mon corps vulnérable dans cet environnement hostile et je déployais un trésor d'attention pour laisser venir à moi cette nature rude sans qu'elle entamât ma peau si fragile. Je sentais en moi, venir des profondeurs, l'âme de la femme sauvage, celle qui vivait et chassait nue au temps des chasseurs-cueilleurs : en Afrique d'abord, puis lorsqu'ils remontèrent plus au nord par les rivages. Je ne me sentais plus seulement spectatrice de cette nature à l'instar des citadins ou bien ordonnatrice comme les paysans, non, je me sentais partenaire. Et pour l'heure, partenaire de danse. Je dansais avec elle, jouant de contorsions, esquivant ses trop rudes caresses, pliant mon corps à ses exigences sans jamais lui céder totalement.

Je franchis ainsi une vieille clôture en fil de fer barbelé, doucement, délicatement avant de parvenir au chemin pierreux qui débouche sur la plage. Mon camion était un peu plus loin. Heureusement, l'endroit était désert. C'eût été un après-midi avec des voitures portières ouvertes et des enfants grimant et descendant des sièges : « Dis, papa ! pourquoi la dame elle est toute nue ? » je ne sais pas comment j'aurais fait. Peut-être que j'aurais confectionné un pagne avec des joncs et des feuilles ou bien aurais-je patienté jusqu'à la nuit ? J'étais donc en haut du talus surplombant le chemin avec, entre les deux, un fossé. Je n'avais plus qu'à sauter, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans, tellement j'étais ronde. J'avais pourtant perdu une vingtaine de kilos en tout et je sentais bien que j'avais retrouvé de la souplesse. Mais, devant l'obstacle à franchir, j'avais soudain retrouvé mon poids et je pensais que j'allais m'écraser sur la chaussée ou m'enfouir dans le fossé par manque d'élan. Je n'avais pas le choix, c'était sauter ou risquer d'être vue par le pêcheur qui n'était pas si loin. Je décidai donc de croire au retour de ma souplesse d'autrefois et je sautai. Habitée à donner de la puissance pour soulever mon corps, je fus surprise par le bond que je fis. J'atterris au milieu du chemin dans un espace à peu près lisse, sans trop me blesser les pieds. J'amortis au mieux ma réception jusqu'à m'accouper. Après un coup d'œil circulaire, je filai d'un trait jusqu'au camion.

J'avais laissé ma montre sur la table, je la pris par curiosité. Je fus surprise de voir qu'il ne s'était pas passé plus d'une heure et demie depuis que j'avais quitté le camion. Pourtant cette

péripétie m'avait semblé longue, probablement à cause de toutes les ruses que j'ai du inventer pour rester invisible à l'œil du pêcheur.

C'est fou comme le temps paraît distendu quand on vit des choses intenses !

Aujourd'hui, c'est de tanguer que je me suis enduite. La vase est plus compacte, plus grise, fine comme de la glaise. On ne peut pas se rouler dedans, il faut l'étaler. J'en étale partout en couche épaisse. Jusque sur mes paupières qui s'alourdissent et mes cheveux qui font un casque. J'ai pris le bas de mon maillot à la main pour ne pas être prise au dépourvu et je reste étendue sur la plage à sécher au soleil. Quoique ainsi enduite, avec ou sans slip, je pense qu'on n'y verrait pas la différence.

La glaise se craquelle et me tire. Protection contre le soleil de ma peau blanche, masque de beauté. Je me paye les soins d'une esthéticienne sans avoir à déboursier un sou. Une fois sèches, les plaques, crochées dans les poils, ne s'en vont pas. De nouveau, le rinçage dans le ruisseau glacé. Mon ruisseau-salle de bains. J'y viens aussi le soir avec ma trousse de toilette avant de me glisser, propre, dans les draps.

L'après-midi, je fais du kayak parce que c'est marée haute l'après-midi en ce moment. Vaut mieux n'embarquer qu'à haute mer pour ne pas avoir à traîner l'engin sur quelques centaines de mètres et monter dedans avec les jambes lourdes de vase !

C'est un kayak de mer stable et insubmersible, avec des compartiments étanches pour y loger des vêtements, de l'eau, de la nourriture et un grappin muni d'une longue ligne pour immobiliser l'embarcation dans un fort courant. Je l'ai équipé pour faire la traversée de l'estuaire : jupe, compas, pagaie de rechange, matériel de sécurité et voile lattée repliée autour de son mat, sanglée sur le pont du kayak. Quand le vent est portant, on glisse le mat dans l'emplanture, la voile s'ouvre comme un éventail et on n'a plus qu'à se laisser aller. Comme je ne sais pas esquimauter, je m'entraîne à chavirer, à sortir du kayak, à le vider de son eau et à remonter dedans.

Sur la plage d'Honfleur. Besoin de sentir les choses, de me laisser imprégner par l'endroit, de connaître la nature des eaux qui vont et viennent pour préparer ma traversée.

Le ciel, voilé toute l'après-midi, se dégage pour laisser un soleil rouge s'abîmer dans la Manche juste derrière le cap de la Hève. A basse mer au crépuscule alors qu'on ne distingue bientôt plus que des ombres, la plage vaste et déserte livre d'étranges impressions. On peut penser qu'elle donne sur l'infini de la mer mais au bout d'une petite marche, on butte sur la digue du Ratier. Peu après, une brèche s'ouvre dans la succession des blocs de béton emboîtés, couverts d'une moquette souple tissée de petites moules. Elle est flanquée de deux poteaux : l'un porte deux cônes noirs opposés par la pointe et l'autre une plate-forme qui sert de refuge à qui se fait prendre par la marée. Un talus raide donne accès à la Seine presque deux mètres plus bas. A cette heure mystérieuse, on peut toucher du doigt les portiques, les usines et les bâtisses du Havre en face. Les citernes à l'éclat métallique, rangées le long du fleuve, sont comme des boutons de sonnette sur une plaque d'immeuble couchée et considérablement grandie. Dans les reflets roses du soir, on ne serait pas le moins du monde surpris de voir les eaux bleues s'ouvrir pour donner à contempler les puissances du dessous qui animent la grand-ville et la font gronder doucement.

La digue du Ratier et la digue du Nord en face, conduisent la Seine fort loin en mer. Elles sont comme les mandibules d'un insecte géant qui se saisit des navires pour les aspirer à heures régulières et les recracher vidés de leur substance ou bien remplis d'une autre.

Les lueurs du crépuscule éteintes, il ne reste plus que les invariables lumières des industries, des immeubles et des rues qui brûleront toute la nuit. Je regagne Pennedepie.

Le lendemain, le temps à changé, peut-être va t'il pleuvoir. D'Honfleur à Vasouy, sur l'estran je vais et je viens, j'hume l'air, mon regard vagabonde et se laisse accrocher... Fin et

humide, surface dure, grain fin, gris, ambré, beige et lisse : le sable. Je touche le sable : traces sur les doigts, grains qui collent. Traces en coups de gouge sur la surface vierge : cupules d'eau. Un galet cerné d'eau s'enfonce.... Et puis l'odeur des algues, l'iode, la rumeur du ressac. Les morceaux de bois lavés, blanchis. Les oiseaux. Et souvent les ciels sombres...

Encore envie de me baigner nue pour sentir la mer me prendre. Peux pas le faire, il y a du monde ! Vent doux, ciel bas. La rumeur du ressac s'éloigne. Vivre ça tous les jours. Manger, dormir, jouer, pêcher, chaque jour. Vivre pour sentir la mer, la connaître, être connue d'elle, pouvoir dire : « Je suis d'ici, c'est mon âme, c'est mon corps, je suis née de sa rencontre avec la terre. Je me tiens là, le rivage est ma place. » Le ciel est sombre, la mer grise et laiteuse. Au loin, sur la Seine, la Jolie France, mignon bateau blanc, se laisse porter par le courant, il ballote, remonte un peu et fait du sur place pour les passagers qui veulent voir. J'espère qu'ils se plaisent et que le capitaine se plaît, lui aussi, à jouer avec son petit bateau blanc aux flancs piqués de boules rouges. Il remonte maintenant : « C'est fini, on rentre... » J'ai cru qu'il voulait jouer ; ça n'a pas duré longtemps !

Le ciel est noir à présent. La mer s'éloigne encore plus laiteuse. Je m'assois sur une grosse pierre en haut de la plage, là où la colline chevelue montre ses dessous ocre. Sur les galets, des choux marins en fleurs et d'autres qui sortent à peine. Devant, émerge une langue de sable blond. Un rai perce la nuée. Dans les rides du sable, l'eau scintille. Les rieuses en compagnie fouillent piaillent et trient. Les huîtres pie, bec en bâtonnet rouge et droit, font de même.

Un trait noir sépare la Seine de la mer, la digue du Ratier émerge. Pour quelques heures, elles ont décidé de se séparer. Du coup, la mer se tait et s'esquive. Elle reviendra en force. Et quand elle revient, elle n'attend pas que le fleuve ait fini sa course. Elle monte et quand elle atteint la brèche de St Siméon, elle se déverse en torrent dedans jusqu'à ce que la digue soit couverte. Ce n'est qu'à ce moment-là que le fleuve, en renouant avec elle, consent à retrousser ses eaux.

Quelques gouttes. Puis il se met à pleuvoir. Je sors ma cape de pluie et me roule dedans. Des gens passent. Un groupe près de moi sur les galets : « C'est l'Angleterre là-bas ? », dit l'un en montrant du doigt. Personne ne répond. On cause comme ça, pour rien. Un couple au loin : petites silhouettes noires marchant sur la bande claire d'un paysage en strates plus foncées. Beiges, jaunes, brunes, bleues, elles se serrent à l'horizon et s'élargissent ensuite, bleues ou rosées, jusqu'au milieu du ciel. C'est marée basse.

La pluie s'arrête. Je me lève, ôte ma cape et repars. Au loin, sur la vase, des ondes grasses s'étalent et meurent en couches minces. Un ru sur l'estran, sourdant des galets, dessine des entrelacs ; le courant d'eau fait foisonner une chevelure de sable. Trois morceaux de tube en ciment, méchés de vert cru, s'enfoncent. Derrière chacun, le courant de marée a creusé une souille en forme de comète faisant de ces gravats humide, des bolides figés.

La mer remonte. Au loin, une canne sur la plage balance un plomb derrière la vague. Je m'avance. On est près de Vasouy et il pleut de nouveau. Un jeune gars aux pieds nus pêche. Il sort un joli bar devant moi. Je pose des questions, le garçon répond. Les gens qui pêchent aiment répondre. Plus loin un autre gars, courbé sur un cordeau de plage, décroche des soles. Son seau est plein. Des bestiaux d'une trentaine de centimètres. A lui aussi je pose plein de questions... Et voilà comment un paysage prend les couleurs de la vie : comme ce matin venant des mares derrière les roseaux, ces deux beaux cygnes qui passèrent au dessus du camion en volant bas vers l'estuaire, battant des ailes dans un grincement de portières en manque d'huile. Ce matin les oiseaux, maintenant les poissons et ceux qui les connaissent.

Quand je remonte au camion sur le parking, je sais comment pratiquer la pêche depuis la plage. Il faut sortir des pelouses (néreïdes de vase) ou bien de gros vers de sable (aréniocolles) à la fourche plate au jusant pour les appâts, et pêcher au flot. La coque, ça marche pas mal aussi, mais ça tient moins bien sur l'hameçon, m'a-t'on dit. Ah, comme j'ai envie de trouver mon manger toute seule ! Je n'ai pas encore essayé ma canne toute neuve. J'ai aussi envie de

faire de la crevette. Au sas (filet tubulaire) ou à la caudrette dans la Seine ou bien au pousseux sur la plage de Vasouy ou de Pennedepie. Bon ! Ne t'emballe pas Xantie ! La traversée de l'estuaire d'abord.

J'ai un peu peur. Pourtant j'ai bien observé le fleuve ces derniers jours. Je voulais faire ça au plain, mais ce n'est pas possible. Comme je ne connais pas la vitesse du courant, je ne veux pas prendre le risque de me faire refouler en mer sans pouvoir revenir avant une bonne dizaine d'heures. J'observe la marée...

Deux heures avant basse mer. Je mets la jupe qui fermera le trou d'homme du kayak, mon anorak et ma brassière. C'est midi, il fait beau et il y a du monde. Les gens sur la plage ont ouvert les glacières et sorti le pique-nique. C'est le moment d'y aller. Je roule mon kayak vers la digue sans regarder personne, je suis gênée. Gênée de faire quelque chose de pas ordinaire. Peut-être n'ai-je pas le droit ? Puis, jugeant mon attitude ridicule, je décide d'affronter les regards. Quand je passe près d'eux, les gens me regardent. J'ai les jambes qui flageolent un peu, je n'ai pas l'habitude. A la digue, ça va mieux. Je démonte le chariot et le fais disparaître dans un caisson étanche. Je hisse l'engin sur la digue. De l'autre côté, des enrochements à franchir. Un peu scabreux. Puis le fleuve au plus fort du courant. J'amarre le kayak autour d'une pierre le temps d'embarquer.

Je défais l'amarre. Tapis roulant, le fleuve me happe. Ça file ! Je me dégage des enrochements et maintenant, cap plein nord à mon beau compas tout neuf ! Ça me met travers à la vague et ça chahute comme si je me faisais traîner sur de la tôle ondulée. Pour ne pas me laisser impressionner, j'appuie sur les pagaies. Pas de gros navire pour l'instant, ni de petit d'ailleurs. Ils attendent le début du flot, je suppose ! Un quart d'heure plus tard, j'estime être assez avancée. J'arrête de pagayer, pour voir. Le royaume des oiseaux de mer, il y en a partout. Deux grands cormorans descendent en ligne, imperturbables. Là-bas, près du bord, l'eau frissonne à la faveur d'une remontée des fonds. Un groupe de sternes volètent au dessus, piquent l'éperlan, puis virage sur l'aile, montent en chandelle ; un nouveau piqué, arrêt brusque, vol sur place et ça repart. Elles sont vives et légères. Mais le beau ballet aérien s'éloigne vite, emportée que je suis par le fleuve qui dévale. Une grosse bouée passe. Sur son voyant, un goéland manifeste sa désapprobation à l'encontre d'un autre qui tente de se poser. Tout défile. Sauf un groupe de rieuses, sages sur l'eau, qui danse et ballote au même rythme que moi.

Je suis au milieu du fleuve. Je pensais retrouver les mêmes sensations que lors de mes traversées à la nage, mais non. C'est autre chose... c'est beaucoup moins sensuel, bien que je ne puisse attribuer ça à l'embarcation ; je n'y vois pas beaucoup de différence car l'eau est proche, je la touche avec les mains. Je sens le vent, je sens le fleuve qui me porte sur son dos. Il y a une complicité, c'est certain, mais ce n'est pas le fleuve, c'est le paysage. Trop vaste pour moi, je crois. Et puis, derrière, il y a l'immense sémaphore, drôle de champignon de béton qui a poussé sur la rive à l'entrée du port et je me sens observée. Je sais que là-haut des gens me guettent aux jumelles prêts à intervenir au moindre signe incompréhensible que je ferais. Peut-être aussi, cette traversée est-elle moins spontanée que les autres ? Trop de préparation sans doute ! Mais bon ! J'arpente mon domaine, je le visite et ça me plaît quand même.

Je parviens aux enrochements de la digue du Nord et le fleuve n'a pas encore ralenti sa course. J'aimerais poursuivre vers le Havre et visiter ses bassins comme j'ai visité ceux d'Honfleur, mais je ne peux pas. Ça demande d'autres moyens comme quelqu'un pour me récupérer et me ramener avec mon matériel. Je décide de débarquer. Je jette mon grappin et laisse filer la ligne. Le kayak fait tête au courant. J'essaie d'étaler en pagayant avec force. J'y parviens pendant quelques secondes puis j'abandonne. Je débarque dans une vase assez dure mélangée de coquillages. Puis je hisse l'engin sur la digue. Je suis contente de me détendre les

jambes, elle n'ont pas l'habitude de rester prisonnières autant de temps dans un espace aussi réduit. De l'autre côté, de l'eau grise, des bancs de vase, puis les enrochements de Port 2000 et les immenses portiques. Je sors mon repas, un casse-croûte au jambon. Les goélands me lorgnent d'un air intéressé. Je balance la couenne. C'est la curée dans un soudain concert de kai, kai. Mais le premier rendu l'avale d'un coup et la chamaillerie s'arrête.

L'estomac calé, une petite marche souple sur le tissu de moules de la digue pour me remettre en forme et je reprends ma nage sans attendre la fin du jusant. Je viens de comprendre que c'est mieux de ne pas attendre que le courant s'inverse pour traverser avant que les gros navires, à l'horizon, ne se pressent dans le chenal à la faveur du flot. Je ne tiens pas à couper leur route. Je pagaye vigoureusement faisant jouer mes bras en rythme avec mon souffle, puis en plein milieu j'arrête. Envie de contempler les eaux grises, les nuages, les barres noires des digues qui contiennent le fleuve et limitent mon regard. Je me laisse porter vers l'immensité qui s'ouvre au large. Puis je reprends ma route au sud.

Le fleuve se décide enfin à ralentir. J'attends un signe qui sonnera le début du combat entre les eaux du fleuve et celles de la mer. J'imagine des lames escarpées, des tourbillons vertigineux. Mais non, rien de tout ça ! Le défilement de la digue ralentit doucement jusqu'à s'interrompre puis reprend imperceptiblement en sens inverse. Je fais demi-tour, moi aussi. J'ai l'immense pont en face et, sous lui, l'ouverture dans la terre qui rétrécit au loin sans jamais se refermer et se laisse pénétrer doucement jusqu'à Rouen, Paris... Je pagaye mollement, juste de quoi me maintenir dans le sens du courant. J'ai le temps. Le fleuve me ramènera, de toute façon.

Derrière moi, j'entends un grondement sourd. Puis un chuintement d'eau qui enfle. Je me retourne, un gros navire est sur moi. A son étrave, une énorme moustache. Le bulbe à demi enfoncé, lève la surface de l'eau à la manière d'un ciseau ouvert qui fend un tissu sur une table. Je frissonne à l'idée de son frôlement. La muraille rouge et grise est sur moi. Le bruit sourd des machines. Le chuintement enfle encore. Je jette un coup d'œil de côté. Il est là, il va vite. Sur le bulbe des chiffres romains qui remontent sur l'étrave. Je m'y attends, je serre les fesses. Le navire est tout près, falaise d'acier, et me cache le fleuve. Puis je sens l'arrière du kayak se soulever. Je me mets à pagayer avec force pour le contrôler et je pars en une course vertigineuse, mon cœur palpite. Ouahou ! le surf !... L'onde passe. J'essaie une autre vague, mais c'est moins bon. Je jette un coup d'œil sur le navire qui glisse tout près. Impression de filer à reculons devant une muraille immobile. L'illusion cesse avec le retour des collines au fond. Puis, à l'arrière, le battement à gros bouillons d'une immense hélice. Le fleuve mixé comme un vulgaire potage. Le gros navire s'éloigne. Un autre derrière...

Je remonte une à une les bouées vertes du chenal. Le fleuve me ramène. La digue du Ratier s'enfoncé. Quand j'arrive devant la brèche de St Siméon, elle a disparu. Seuls subsistent quelques remous. Me voici parmi les sternes. Il y en a partout. Elles profitent du brassage pour se gaver. Puis les vacanciers dans l'eau. Je me glisse délicatement parmi eux. Un dernier élan. Le kayak freine d'un coup sur le sable. La pagaie derrière moi en travers, je l'appuie sur le sable et m'extirpe laborieusement du long cigare jaune et noir. L'aventure est finie. Je hisse le kayak en haut de la plage et fatiguée, les épaules endolories, je me laisse tomber sur le sable chaud.

*

Après ma traversée de l'estuaire, j'ai poursuivi ma quête de liberté. Je me suis adonnée à la pêche et j'ai pu me faire griller du bar et quelques carrelets sur la plage avec du bois flotté. Mais j'ai eu l'impression que j'arrivais au bout de quelque chose car, insensiblement, j'ai senti le goût des choses s'amoinrir et disparaître jusqu'à me donner le désir de remettre en cause ma nouvelle vie.

J'ai donc repris le travail avec un certain soulagement. J'en ai profité pour entamer une procédure de divorce. Martial est d'accord. Mais au bout de quelques semaines, je suis à nouveau mal dans ma peau. Pourtant, je devrais être heureuse, j'ai retrouvé mon corps de trente ans et pour rester comme ça, je continue de nager et de faire du kayak. Je crois que c'est à cause de Mattapoiset ; je sais qu'ils ont un besoin urgent de direction là-bas et monsieur Flournoy me fait la tête. J'ai le sentiment qu'il me faut lui donner une réponse au plus vite et ça me tourmente. Je n'ai pas envie de m'expatrier et je n'ai pas non plus envie de décevoir mon patron. C'est quand même grâce à lui que j'ai toujours pu bien gagner ma vie.

Ça y est ! J'ai réussi à dire à monsieur Flournoy que je renonce au poste de directrice de Gerris of America. Il n'a pas été surpris, mais il n'est pas redevenu comme avant avec moi. Comme il se doutait de ma réponse négative, il ne l'a pas attendue et il est allé aux Etats Unis recruter un cadre dirigeant sans m'en parler.

*

Octobre souffle un vent frais qui soulève la poussière et poudre l'eau des bassins. Dans mon coin, plus un seul camping-car. Et de nouveau la visite de types qui veulent une passe. Je n'ai plus peur et j'arrive à m'en défaire sans problème.

J'ai senti arriver la descente du jour comme jamais on ne la sent dans un appartement. Ainsi que celle des températures. J'ai installé un petit poêle à pétrole avec un tuyau qui traverse le plafond et fait saillie sur le toit. Il est surmonté d'un petit chapeau. Ça donne à mon camping-car une allure de roulotte bohémienne qui me plait bien. Quand je rentre du travail, j'allume le poêle. J'aimerais bien rentrer dans un camion bien chaud mais je n'ose pas encore le laisser brûler toute la journée. L'idée de retrouver mon chez-moi calciné me terrifie.

Le 46 place St Léonard est vendu. Martial va s'installer dans un appartement à la Rivière St Sauveur. On a obtenu un bon prix et je suis contente, mais ça m'a fait quelque chose quand même ! Nous avons séparé nos biens et le divorce est en cours. Je devrais être contente mais mon désarroi s'est accru et j'ai encore maigri. Il ne faudrait plus que je perde de poids ! Le soir, quand je rentre dans ma camionnette, je pleure. C'est comme si les choses que j'avais mises en place n'avaient rien réglé. Je suis à nouveau devant le vide de ma vie. C'est sans doute à cause de cette atmosphère de remaniement au travail que mon moral n'est pas revenu ! Les filles de mon service sont angoissées, elles aussi. La société est en train de changer. Mon patron a fait appel à un cabinet d'audit pour restructurer l'entreprise. Il envisage de doubler la production de bateaux et il étudie avec l'architecte la conception d'un nouveau modèle, voire d'une nouvelle gamme. Les banques suivent et des capitaux américains s'investissent dans l'affaire. Un ingénieur en matériaux composites vient d'être embauché et un spécialiste en marketing et communication. L'arrivée d'un numéro deux est imminente : un jeune cadre tout frais sorti des grandes écoles.

Comme je ne participe plus aux grandes décisions, j'ai beaucoup moins de travail. Et le soir, désœuvrée, je crève de solitude. Je vais bien chez mon frère quelques fois, mais je ne

veux pas m'imposer chaque soir. Il y a Céline aussi, mais ce n'est plus comme avant. Elle sait toujours mieux que moi ce qui est bon pour moi et ça m'agace. En fait, chez elle, je m'en suis aperçu, je n'aimais vraiment que ses enfants et ceux de Jack, son mari. Mais je n'ose plus trop y aller.

La lumière baisse de plus en plus chaque jour. Parfois, je vais dormir à Pennedepie, mais le cœur n'y est plus. Je n'ai même plus le goût à pêcher. Et puis, c'est un travail éreintant que de retourner la plage pour quelques malheureuses arénicoles. De toute façon, pour ce qu'on prend ! Des bars minuscules qu'il faut rejeter à la mer et de non moins minuscules carrelets qu'on esquinte forcément à cause de l'hameçon qu'ils engament très loin ! Obligée de les remettre à l'eau eux aussi, mais avec quelle chance de survie ? Et puis, quand on entend toute la nuit, les chalutiers passer et repasser devant la plage ratissant méthodiquement l'endroit, c'est décourageant. On n'est pas surpris qu'il n'y ait plus rien !

J'ai déplacé mon camion à l'autre bout du parking, vers le sémaphore. Assise sur ma couchette, les coudes sur la table, j'ai tout Honfleur devant moi. L'avant port d'abord, le pont levant ensuite, puis la Lieutenance et les maisons de bois du quai St Catherine dans l'ombre du soir. J'imagine...

Dans l'avant-port, les mâts serrés des crevettiers posés dans la vase, en rang, filets hissés haut, les voiles à peine ferlées et les cordages qui pendent. Derrière les portes, des navires de commerce. Un roulier désert, bastingage ouvert, finira demain d'embarquer ses fûts de calva. Sur le quai, quelques femmes, jupe longue, tablier et sabots, prennent leurs gars par le bras pour remonter chez elles ; d'autres attendent les derniers à sortir des cales ; un type à large casquette, courbé entre les brancards d'une charrette à bras, livre une dernière pile de caisses à poissons. C'est la fin du jour et le port se calme. Ce devait être ainsi à deux siècles d'ici !...

Cette rêvasserie m'a fait du bien. Elle apaise un peu mon tourment. C'est que je n'en peux plus. Je suis au bout du rouleau. En panne d'imagination, sans doute ! Peux pas rester comme ça, sans avenir, sans projet, sans... quelqu'un pour me prendre dans ses bras. Et comment sortir de là ? Il faut que je réfléchisse... Monsieur Flournoy ne me licenciera pas, je le sais, il ne baissera pas mes revenus non plus. Mais il m'a mis au placard et j'ai honte. Je n'ai plus grand-chose à faire. Je m'ennuie. J'ai le sentiment d'être retournée en arrière comme au début de ma carrière. Je m'ennuie au travail, dans ma vie aussi et je ne sais pas comment faire. Je croyais pourtant que les choses allaient évoluer tranquillement depuis cette traversée à Berville qui m'a fait entrer de plain-pied dans un autre monde. Et voilà que ce monde m'échappe ! J'ai pensé quitter mon travail ; la solution est envisageable, j'ai fait mes calculs. J'ai suffisamment d'argent pour aller jusqu'à la retraite. En continuant de vivre dans la camionnette, il n'y a pas de problème ! Mais pour quoi faire ? Je suis seule. A quoi bon être libre si c'est pour crever de solitude ? Je ne sais pas ce qui se passe... Pourtant, je pensais qu'en suivant le penchant naturel de mon être, en le laissant parler les solutions arriveraient d'elles mêmes... Faut croire que je me suis plantée ! Je pensais aussi que la successions des échecs dans ma vie allait s'arrêter. Eh bien non ! Ça continue : échec avec Martial, échec avec mon amant que j'aimais profondément, échec professionnel... Non, il n'y a pas d'échec professionnel, c'est un choix naturel que j'ai fait. Le monde du travail a changé et Gerris était la dernière entreprise à poursuivre sur un mode humain. Si elle veut survivre aujourd'hui, elle doit se transformer et ça je le savais mais ça ne m'intéresse plus. Ils sont tous devenus fous. Fous de compétition, fous de profits et de travail. Et moi, je n'ai que ma vie...

Et pas d'enfants, pas vraiment d'amis, des amis pour m'aider à refaire surface ! Oui, c'est ça ! C'est la solitude la grande responsable de mon désarroi...

Manger une tomate, vite fait, et un bout de pain puis tirer les rideaux. Mettre les bouchons d'oreilles et au lit. Il n'y a qu'au lit que je me sens bien, roulée dans ma couette. C'est là que

j'oublie tout. J'aimerais ne jamais avoir à sortir du lit ! Mais quoi faire ? « QUOI FAIRE ? » hurlai-je avant d'éclater en sanglots sur mon oreiller.

Je me réveille en sursaut. Quelqu'un parle dans le camion ! J'ai la main sur ma gorge et je respire bruyamment, essoufflée comme si je venais de courir... Mais non, il n'y a personne ! Pourtant, j'ai entendu distinctement : « Chante pour les vieux ! » Un type disait ça et je trouvais qu'il était maboul... Pourtant, c'était un très bel homme. Il jouait de la flûte divinement bien. J'étais sous le charme. J'étais nue, je m'apprêtais à l'accueillir quand, au lieu de ressentir quelque chose de chaud et de vibrant, je sentis un froid métallique. Ce n'était pas avec son sexe qu'il entraînait en moi mais avec sa flûte. Son sexe était une flûte. Une traversière en argent qu'il poussait délicatement avec ses reins. C'était bon, mais j'eus peur. A cause du bec de la flûte. J'avais peur d'avoir mal, mais il me rassura : « Ca ne fait pas mal du tout, détends-toi ! » et je me suis détendue. Quand la flûte arriva au fond de mon vagin, je crus qu'elle allait s'arrêter, mais elle poursuivit sa progression. J'eus vraiment peur et je m'apprêtais à la retirer brusquement quand il arrêta mon bras en disant : « Détends-toi, ça ne te fera aucun mal ! » Et puis la flûte pénétra plus loin encore à l'intérieur de mon corps. Après j'eus peur de nouveau à cause des clés. Elles passèrent une à une et, à chaque clé, la peur de la douleur se changea curieusement en une vague de plaisir plus grande. C'était de plus en plus chaud et je soufflais de plus en plus largement. Elle remontait doucement. A l'arrivée à mon thorax, je sentis mes poumons se dilater et ma respiration prendre de l'ampleur. Elle poursuivit sa progression. Elle toucha ma gorge et là, je sentis qu'il allait se passer quelque chose. Mes poumons étaient prêts à éclater. Je suffoquai, je crus que j'allai mourir. Au moment précis où je m'apprêtais à pousser un grand cri, j'entendis cette injonction : « Chante pour les vieux ! » Et au lieu du cri énorme attendu, sinistre craquement ou hurlement viscéral, il sortit de ma bouche un puissant chant mélodieux et suave qui fit vibrer de joie toutes les cellules de mon corps...

Assise sur ma couchette, je suis encore à me tenir la gorge. Quelle émotion !

Le rêve m'a turlupiné toute la journée. J'ai encore présentes en moi toutes les sensations, de peur panique et d'immense plaisir à la fois comme le trac de l'artiste en scène. Il faut que j'en parle maintenant, c'est trop important. Mais à qui raconter ça ? Quand on parle des rêves, c'est toujours pour en rire et ça se termine invariablement par : « C'est fou toutes les stupidités qu'on peut rêver ! »... Bernard ! Mais oui, il n'y a qu'à lui que je peux en parler...

Une retenue, soudaine coquetterie ou sentiment de culpabilité : je l'ai laissé tomber le pauvre ! C'était il y a... cinq mois déjà ? Tant pis, il n'y a que lui qui puisse m'aider.

— Allo, Bernard !

— Oui ! Qui est à l'appareil ?

Je suis surprise par la voix. C'est sa voix. Je réalise que je ne la connais pas, que je ne lui ai jamais téléphoné et que je ne lui ai jamais envoyé ma photo, non plus. Et je dis comme une petite fille prise en défaut :

— C'est Xantiana !

— Bonjour, Xantiana, tu vas bien ?

— Euh, oui... Je viens de faire un rêve, dis-je, impolie, sans prendre la peine de lui demander si lui, il allait bien.

Des bruits de fond gênent la conversation.

— T'es où là ?

— Dans un supermarché, je fais mes courses !

— Je peux te rappeler. Dans une heure, c'est bon ?

Sa réponse se perd dans le brouhaha du magasin, mais je crois que c'est d'accord.

L'attente fût longue. Je grimpais, rangeais quelques bricoles puis je ressortais, tourniquais autour du camping-car. Je ne tenais plus en place. Une minute avant l'heure dite j'appelai.

Ce soir-là, j'explosai mon forfait téléphonique. Mais c'est ce soir-là aussi que ma déprime disparut.

*

Des gens emmitouflés passent, regardent les bateaux, les maisons. Sur le trottoir, les chaises en fil de plastique tressé se serrent autour des guéridons en attendant les beaux jours. Sur le bassin gelé, des goélands aux pieds mal assurés, se disputent un morceau de pain. J'aime être à la table près de la fenêtre pour regarder dehors. A l'Albatros, si la place est occupée, je n'entre pas. Sinon, je vais au Perroquet Vert ou à la Bisquine. Mais c'est l'Albatros que je préfère avec ses affiches désuètes au mur. En face, les Messageries Maritimes. Une grosse bouée, un cargo mixte crache sa fumée par la cheminée. Levant, Australie, Madagascar. Le voyage en Indochine dure trois semaines. Image aux couleurs passées d'un temps qui s'écoulait lentement. Pondichéry, Yanaon, Mahé, senteurs d'épices. Temps des colonies au doux climat où il faisait bon vivre. Cette affiche en évoque une autre de la même époque : une femme heureuse au volant d'une Quatre Chevaux, les cheveux mi-longs, la robe froncée à la ceinture s'évasant largement au genou, un mari attentif, des enfants sages. Puis il m'en revient d'autres encore : Dubo Dubon Dubonnet, la brillantine Forvil. Je me souviens quand mon père en mettait, ça sentait bon. Insouciance des années cinquante, années de mon enfance et de la jeunesse de mes parents... Au mur derrière, une affiche en noir et blanc de Beken of Cowes, le photographe des classes J. Cathédrales de toiles effilées courant autour de l'île de Wight pour l'Admiral Cup. La même insouciance, celle plus lointaine des oisifs des années vingt qui, sensibles à l'étiquette, faisaient rutiler vernis et appareils de cuivre, ne montaient jamais à bord sans pli au pantalon et boutons de manchettes, blazer croisé à l'écusson du club et casquette de marin.

Près du comptoir, une ardoise : « pain d'épice au miel et vin chaud, quatre euros. » J'ai pris une crêpe au sucre et un grand café crème!

— Garçon ! La même chose !

Ici, c'est mon coin à rêves, mon lieu de blottissement quand il fait froid dehors. Avant, c'était avec Céline, maintenant j'y viens seule pour écrire, en attendant Ian. J'aime sortir mon cahier, mon crayon et m'étaler sur la lourde table en chêne verni. Je fais chanter les mots, tandis que le garçon au comptoir discute en essuyant les verres...

Quand je repense à tout ça, c'est fou, je n'en reviens pas ! C'est fou comment les choses sont arrivées ! Martial... Je suis restée avec lui parce que j'avais accepté de l'épouser. Dire que je pensais pouvoir le rendre heureux ! Ça a duré trente ans !... Et mon travail ? J'y serais encore si on ne m'avait pas proposé ce poste à Mattapoiset. A quel moment les choses ont-elles basculé ? Je crois que c'est quand j'ai dit non à monsieur Flournoy. Là, je ne pouvais plus faire marche arrière. J'aurais pu rester comptable, personne ne m'a poussée dehors. Ou bien, c'est quand je me suis vautrée dans la vase. Je ne crois pas qu'il y a eu un moment. C'est plutôt un mouvement. Et j'ai accompagné le mouvement... Et Bernard, il n'a jamais reçu ma photo ! Je m'apprêtais à aller lui rendre visite à Nice, j'avais pensé à lui avec émotion et j'étais émoustillée, j'imaginai nos futurs ébats dans le camping-car quand je suis tombée sur Ian.

Ian, c'est mon homme à moi ! J'en suis follement amoureuse. Il est blond, comme moi, avec des mèches plus foncées, il a des yeux bleus. Je n'arrête pas de le regarder ; il me sourit de ses belles dents blanches. J'aime ses cheveux longs de vieux beatnik et ses chemises sans col, les poils jaillissant par l'échancrure. Il passe me prendre tout à l'heure pour aller à l'épi de la Roque.

« Chante pour les vieux ! » disait le baladin dans mon rêve. Bernard m'avait dit que je devais y croire, que c'était la réponse à ma demande et qu'il fallait la mettre en œuvre. Au début, je fus un peu désemparée. Il y a bien des années, j'avais chanté et travaillé ma voix dans une chorale, mais j'avais quitté parce que je n'aimais être noyée dans un groupe. Et je n'avais jamais plus songé à chanter. Les vieux, ça me disait quelque chose. J'avais déjà fréquenté les maisons de retraite et j'avais vu combien ces gens près de la mort sont démunis. Et ce dépouillement leur donnait une joie intense quand on prenait soin de simplement leur parler, de les toucher. Et moi, avec mon incoercible besoin de tendresse, mon envie d'embrasser, j'étais ravie. Quand j'allais voir ma grand-tante à l'hôpital, j'arrivais avec une brassée de fleurs que je distribuais à chacun. On voyait alors s'allumer une étincelle dans les regards et d'apathiques qu'ils étaient, ils devenaient extraordinairement vivants. Leurs visages s'illuminaient et ils m'embrassaient, ils m'embrassaient... Je vivais un grand bonheur.

J'allai donc à la maison de retraite de Honfleur, non sans une certaine appréhension, pour leur demander ce qu'ils voulaient que je leur chante. Je croyais qu'ils allaient m'envoyer promener, mais non, ils répondirent tout de suite. Les dames voulaient des airs d'opéra, les messieurs préféraient Tino Rossi, les Compagnons de la Chanson ou Charles Trenet. C'est en questionnant ainsi que je fis mon répertoire. Puis je pris des cours de chant. Deux mois plus tard, je me lançais. Je me rendis vite compte que pour les airs d'opéra, ça allait bien, je pouvais chanter a capella, mais pour les variétés, c'était plus difficile. Je manquais de musique d'accompagnement. Pour pallier à cette difficulté, je les fis chanter. Dans les maisons de retraite, heureux de reprendre en chœur ça marchait, mais pas à l'hôpital, ils étaient trop mal en point. Là, j'avais besoin de chansons douces accompagnées à la guitare. Je décidai donc de prendre des cours de guitare.

Quand je suis allée au premier rendez-vous j'avais en tête l'image d'un prof très académique, un type en costume gris qui me ferait faire des gammes et je m'apprêtais à les avaler comme on avale un mauvais médicament. C'était dans une toute petite maison de vacances à Villerville, dans une rue en pente. Pas la place de garer sa voiture, mais superbe vue sur la mer. Il faisait gris et il pleuvait. Dans une main, la guitare de mon frère dans son étui, de l'autre, je poussai un portail en tubes rouillés qui grinça. Deux pas et j'étais devant la porte. Je m'apprêtai à sonner quand je me souvînt trente ans plus tôt, la première fois, chez les parents de Martial. J'eus peur sans savoir pourquoi. Peur que l'histoire recommence. J'eus beau me dire que c'était des cours de guitare, l'image du père de Martial se superposait à celle du prof que j'allais découvrir. Pourtant une musique de flamenco jouait à l'intérieur. Pas de sonnette. Je frappai... Je frappai plus fort. La musique s'interrompit et j'entendis : « Oh là, brave dame, j'accours ! » La porte s'ouvrit et un homme souriant aux cheveux longs parut.

— Entre Xantiana, tu es la bienvenue ! Moi, c'est Ian ! On se tutoie, hein ! Tu veux bien ? J'entrai rassurée. L'image angoissante du possible retour de l'ennui avait disparue. L'homme que j'avais devant moi ne ressemblait en rien à un vieux prof académique ou grincheux. Il était plus grand que moi, mais pas de beaucoup. Il était mince et les muscles des avant-bras découverts, saillaient sous sa peau fine. Il avait roulé les manches de sa chemise blanche. Elle rehaussait son teint blond hâlé et faisait ressortir ses yeux bleus. Un bleu profond qui me saisit d'un coup. Il le vit et il sourit. Cet homme était beau. Il n'était plus très jeune mais je vis qu'il faisait partie de ceux que la jeunesse ne parvient pas à quitter.

— C'est vous qui jouiez du flamenco ?

— Oui, mais dis-moi « tu », je t'en prie ! Tu veux en jouer ?

— Non, je ne saurais pas ! Je ne connais pas grand-chose à la guitare.

Il se recula et dit :

— Tu aimes le flamenco ?

— Oh oui, j'aime ça, c'est vivant, entraînant ! C'est... sensuel quoi !

— Alors on y va !

On s'installa. Il vérifia la sonorité de ma guitare, retendit quelques cordes et me la redonna. Il prit la sienne et se mit à côté de moi. Il joua un morceau. Ses doigts couraient sur les cordes puis il dit :

— Eh bien voilà, tu fais pareil !

J'hésitai. Peur de me sentir ridicule devant tant d'agilité dans les doigts. Je sortis deux notes faiblardes.

— Je connais pas les notes, dis-je timidement.

— Tu songes pas à entrer au conservatoire, je suppose ?

— Euh, non !

— Alors les notes, on s'en fout ! Lance-toi ! Même si c'est faux lance-toi quand même et essaie de faire pareil que moi !

Je fis comme il dit. Je me lançai telle une gamine qui joue à singer une musicienne. Je gratouillai comme je l'avais vu faire. Ce n'était pas terrible, mais il sembla satisfait.

— Tu vois, c'est pas compliqué ! Le reste, c'est une question de pratique.

Il décomposa les premières mesures et je le suivis. Il répéta en accélérant et je le suivis. Il répéta encore plus vite et je le suivis. Ensuite, il ajouta d'autres mesures et nous reprîmes depuis le début. Ce fût mon premier cours de guitare et j'étais ravie.

C'était impensable ! Moi, jouer du flamenco ?... Eh bien, il m'a fait jouer du flamenco. Deux mois plus tard, je connaissais la partition par cœur. Et puis...

Au début, j'étais sur mes gardes. Je n'osais pas trop céder à ses avances. Je voyais que je lui plaisais bien. Je lui avais raconté mon histoire et ça l'avait ravi. Il était divorcé et il m'avait dit dès le troisième cours : « Xantiana, j'ai besoin d'une femme comme toi ! Oui, tu es la femme qu'il me faut ! On partirait en tournée, on ferait de la scène, on s'amuserait comme des fous ! » Il était radieux, ses yeux pétillaient quand il disait ça et le cours s'éternisait. D'ailleurs, il l'avait déplacé pour ne plus avoir personne après moi. Moi, je n'osais pas lui céder. Pourtant il me plaisait. Il m'a plu d'emblée. Ce qui me plaisait, son physique bien sûr, mais plus encore sa façon de voir les choses. Il disait toujours : « Tu t'accroches à ce que tu aimes et le reste viendra ! » Il avait cette conviction de faire confiance à ce que l'on aime et de tout mettre en œuvre pour le faire aboutir. Je partageais cette conviction, ô combien ! puisque c'était devenu toute l'orientation de ma vie depuis la boue de Pennedepie. Ah, oui ! J'avais envie de lui, j'avais envie de céder à ses avances de me blottir dans ses bras, j'avais envie de parcourir le monde avec lui, de monter sur scène, d'être applaudie. Mais j'étais encore hantée par mon échec de trente ans et je me disais que c'était trop beau pour que ça dure. Je me disais qu'il était un peu trop enthousiaste, un peu trop optimiste quant à mon talent. Je me disais aussi que commencer une carrière à cinquante ans, ce n'était pas possible. En fait j'avais peur, qu'après minuit, le carrosse redevînt citrouille.

Et puis devant sa force et sa loyauté, mes résistances tombèrent. Les cours de guitares se poursuivirent alors jusque fort tard dans la nuit si bien que j'eus du mal à quitter Ian le matin pour aller travailler.

Puis, une nuit, on avait tellement réfléchi à comment aménager notre vie pour vivre ensemble, qu'au matin, je ne suis pas allée au travail. Le lendemain, j'écrivis ma lettre de démission à monsieur Flournoy et j'allai lui porter aussitôt. J'étais toute intimidée devant lui, j'avais le sentiment de trahir sa confiance. Une confiance qui durait depuis tant d'années !

Mais il me rassura. Il avait vu ma récente évolution. Il connaissait mes projets et il les approuvait. Quant à Mattapoissett, je n'avais pas à me tracasser. Il venait d'embaucher une franco-américaine de trente cinq ans d'origine Acadienne, une diplômée d'Harvard. Elle descendait des victimes du Grand Dérangement, cette déportation des Acadiens en Nouvelle Angleterre et en Louisiane, perpétrée par les Anglais au XVIIIème siècle. La communauté Acadienne, toujours vivante, met un point d'honneur à transmettre la langue française à leurs enfants. La double culture serait un atout. Je félicitai monsieur Flournoy pour son choix. Il me confia ensuite qu'il n'était pas sûr de son propre avenir dans la société à cause des puissances financières qui étaient à l'œuvre. De toute façon, il se sentait fatigué par cette nouvelle façon d'entreprendre. Il pensait bientôt vendre et ne conserver que la promotion de la course au large avec le skipper de « Gerris Côte Normande ».

Pour marquer mon départ, on fit la fête dans l'atelier des catamarans parmi les coques en construction. Tout le monde était là : ceux du bassin Carnot, les plus anciens, et ceux du Poudreux. J'y allais de mon répertoire et Ian était venu avec des amis musiciens. J'ai chanté. On a dansé. J'avais mis ma plus belle robe, longue noire avec des volants et j'ai reçu un magnifique cadeau : une guitare de belle facture ornée de jolis motifs de marqueterie. Et des fleurs ! Des fleurs !...

Ça s'est passé si vite... Ian devrait arriver. Le garçon a fini sa vaisselle et débarrasse une table. Je jette un coup d'œil à ma montre : il ne va pas tarder. Je finirais demain ma chanson. Pour l'heure, j'ai plutôt envie de goûter le temps qui passe, de laisser mes souvenirs aller et se mêler à d'imaginaires vagabondages. Ils finiront quand même en chansons, comme ma rêverie d'il y a trois ans : Vancouver, Honfleur pris dans la glace et l'aurore boréale. Ian en a écrit la musique. Et là dans le cahier, ces quelques lignes sur les affiches du bar. Insouciance des années cinquante, des années vingt aussi. Une ou deux chansons, je ne sais pas encore. Voilà Ian qui arrive...

L'épi de la Roque dans le camping-car. C'est là que depuis plusieurs jours, nous passons la nuit. Un long chemin mène tout droit au fleuve depuis le bas du pan de craie que domine le phare de St Samson. Il y a des trous d'eau gelée où l'eau a disparu en laissant une fine croûte de glace. J'aime briser la croûte en marchant dessus, ça craque comme une gaufrette ; quand c'est une grande flaque, ça tinte clair comme une vitre qui casse.

Au bord du fleuve, un nordet vif nous cueille. Les filets d'eau font la course. Ils se hâtent, s'empêchent, tournoient et s'évanouissent, plongent, resurgissent en ronds plats vite défaits. Quatre heures après la pleine mer, au plus fort du jusant, le fleuve bleu galope d'une harpe muette à l'autre : les ponts (pris dans les lointains rosés, ils s'estompent). A droite du chemin, une plage : des galets, de la boue sèche sur un gros tuyau rouillé qui barre la plage, des taches de couleurs (plastiques dépolis enchâssés). A gauche, un enrochement découvre et retient des vases bleues immobiles au miroir bombé. Derrière les vases, la prairie quadrillée de clôtures barbelées.

Le vent nous accapare, il nous veut tout à lui et nous couvre le visage de caresses froides : je ne sens plus rien. Je serre la main de Ian. Il répond en silence à travers nos gants de laine. A l'orée de la prairie, un aulne peine à s'extirper du buisson qui l'entoure. Une boule de brindilles occupe la fourche la plus haute : un nid délaissé que les feuilles ne cachent plus. Je laisse la main de Ian et je cours derrière le buisson me défaire de l'emprise du vent. La vie reprend sa délicate musique: le clapotis de l'eau qui court, pressée ; le pépiement des oiseaux qui s'affairent avant la nuit ; le froissement de l'herbe sèche sous la bise.

Puis nous courons le haut de la rive à la recherche de bois sec que le fleuve a laissé à la faveur d'une grande marée.

Devant le camping-car, un grand feu pétille et nous grille le visage. Ian prend sa guitare et lance les premiers accords. C'est un hymne au fleuve. Je prend ma respiration et me concentre, voix de tête ; fine ligne d'aigus qui se dépose comme une brume au dessus des eaux, puis la mélodie s'enroule à son tour, flotte et tournoie, chevelure de sirène. J'écoute ma voix, j'écoute la guitare de Ian. Je sais où je dois négocier le passage délicat et reprendre ensuite plus bas, fortissimo. Puis, pause. La guitare seule. Temps de respiration. Je reprends, monte, virevolte, appuie là, retiens ici et finis sur l'aile du vent qui emporte ma voix sur le fleuve... Je maîtrise un peu mieux ce beau chant que nous avons composé ensemble. Je suis contente. Bientôt, il sera parfait.

— Xantie, tu chantes à merveille, chérie, tu sais ?

Je me jette dans ses bras, il m'embrasse. Puis je me dégage en lui donnant des coups de poings.

— Il fait froid, Ian. Ça me réchauffe de te boxer !

Puis je cours autour du feu en faisant semblant d'avoir peur de lui pour qu'il me poursuive. Il finit par me rattraper, me soulève de terre et me couvre de baisers.

Debout le dos contre la roulotte, nous regardons le feu et derrière, le fleuve bleu. Je regarde Ian, le reflet du feu sur ses joues souples que j'aime embrasser, son nez fin, ses lèvres expressives et généreuses ; il me sourit puis retourne à ses pensées. Nomades, gitans, nous venons de dîner aux saucisses grillées sur la braise ; on dîne très tôt au campement en hiver. Je remets une brassée de bois sec. Le feu enfle, ronfle, lèche le ciel et fait monter mille lucioles rouges. Puis j'enlève mon anorak, mon bonnet, mes gants. J'attrape un tambourin dans la camionnette et... Olé ! Saisissant le pan de ma jupe, je commence une danse endiablée. Ian me rejoint avec sa guitare. Le feu, le froid, le fleuve et le ciel clair. Frénésie de la danse, le froid a disparu. Le fleuve aussi. Seul subsiste le feu. Feu dedans et feu dehors. Ivresse du flamenco. J'attrape la guitare, Ian danse à son tour et lance des trémolos graves et rauques en tapant du pied avec fierté...

Nous rentrons dans la roulotte, épuisés.

Le soleil a disparu là-bas derrière les collines, quelque part entre Trouville et Honfleur. Et tandis que les bleus des miroirs humides grisent avant de s'éteindre, de grands oiseaux descendent le fleuve avec le vent. Là-haut, très haut dans le ciel lumineux, ils profitent encore un peu des couleurs du soir avant de venir se cacher dans les hautes herbes du marais. Avec ce ciel clair et le nordet qui ne mollit pas, c'est encore du gel pour demain ! Et sur le chemin qui passe sous le pont de Tancarville quand on vient de Quillebeuf, des flaques croûtées, il en restera plein à craquer ! Comme des gaufrettes. Mais demain, c'est le Noël des vieux à Cambremer et nous y serons. Puis moi toute seule à la maison de retraite de Pont-l'évêque et à celle de Lisieux, et Ian à ses cours de guitare.

L'un contre l'autre sous la couette, emboîtés en cuillère, j'entends le souffle régulier de Ian. Il s'est endormi. Je pense à l'album que nous allons enregistrer au printemps...

St Maclou, la première visite chez Martial. Trente ans sont passés comme un jour. Sentiment de commencer ma vie. Chanter pour les vieux, comment aurais-je pu savoir ?

FIN

REGIS LESAGE

Chanter pour les vieux

*

Quand je repense à tout ça, c'est fou, je n'en reviens pas ! C'est fou comment les choses arrivent ! Martial... Je suis restée avec lui parce que j'avais accepté de l'épouser. Dire que je pensais pouvoir le rendre heureux ! Ça a duré trente ans !... Et mon travail ? J'y serais encore si on ne m'avait pas proposé ce poste à Mattapoiset. A quel moment les choses ont-elles basculé ? Je crois que c'est quand j'ai dit non à monsieur Flournoy. Là, je ne pouvais plus faire marche arrière. J'aurais pu rester comptable, personne ne m'a poussée dehors. Ou bien, c'est quand je me suis vautrée dans la vase ? Je ne crois pas qu'il y a eu un moment. C'est plutôt un mouvement. Et j'ai accompagné le mouvement...

Xantiana aime être embrassée, mais Martial ne la touche pas. Elle se consacre donc à son travail. Embauchée jeune dans une entreprise nautique de plaisance, à cinquante ans elle se retrouve dans un poste de direction. Puis une rencontre peu agréable précipite les choses. Elle découvre un autre monde, comme elle dit, plus riche, plus vrai dans ce paysage d'estuaire autour d'Honfleur. Mais l'ennui revient avec son cortège de tourments. Jusqu'à ce que...

*

Nouvelle